

le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire



Directeur : Pierre FONTAINE
Rédaction-Administration
216, rue de la Poste, Bruxelles. Tél. 16.77.66

LA VIE LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, THÉÂTRALE, PUBLIQUE,
POLITIQUE, JUDICIAIRE, SOCIALE & SCIENTIFIQUE

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE
Cpte ch. post. 2883.74 - Reg. Com. 45.855

Le "Pourquoi Pas?," et les petits moineaux

Le *Pourquoi Pas?* que nous aimons beaucoup et qui nous le rend bien, vient de publier deux échos concernant le banquet de protestation du *Rouge et Noir*, échos dont le ton et la teneur nous ont atteints si inopinément, que nous croyons qu'ils ne peuvent passer sans réponse.

Si nous jugeons nécessaire d'user de précautions oratoires, c'est, qu'en effet, nos rapports avec le *Pourquoi Pas?* ont toujours été excellents. Non seulement le *Pourquoi Pas?* a fait un large accueil à la tribune libre, mais encore il a, à diverses reprises, encouragé le journal *Le Rouge et le Noir*. Au surplus, nous apprécions l'immense labeur et la haute valeur intellectuelle de M. Dumont-Wilden, aussi bien que la verve jamais démentie de M. Léon Sougenet.

L'article auquel nous faisons allusion prend si nettement parti contre une action que nous croyons féconde et juste, qu'il nous est impossible de ne pas le relever. Il contient en outre des affirmations manifestement erronées qui, elles aussi, demandent rectification. Le *Pourquoi Pas?* parle d'une légende des écrivains pauvres qu'il ne faut pas laisser s'accréditer. Il ajoute que notre action est sans objet et que si le ministre Vauthier avait daigné venir à notre table s'enquérir des buts précis de nos revendications, nous eussions été bien embarrassés pour lui répondre.

Il tire de ces prémices une morale et conseille aux « grands ministres » de ne point s'émouvoir désormais des piailllements que dispersent les petits moineaux.

Nous croyons que cet article, plein d'une visible mauvaise humeur, provient avant tout de ceci que le *Pourquoi Pas?* ne nous a pas compris : nous n'osons croire que cela soit par le fait d'une cristallisation senile que nous ne pouvons encore présumer et nous pensons plutôt que c'est par simple inadvertance. Nous n'avons, en effet, formulé aucune revendication positive, nous avons tout simplement constaté que les Lettres belges ne sont généralement pas à l'honneur, que notamment au cours des fêtes du Centenaire, les littérateurs n'avaient été nulle part en vedette, que l'exposition rétrospective de la Littérature belge n'avait été l'objet d'aucune attention des pouvoirs publics, qu'aucune commémoration, célébration ni dilatation officielles de nos gloires littéraires n'avaient été sérieusement tentées au cours de cette période; ceci sans qu'il faille incriminer spécialement aucun service public et comme s'il y avait un accord implicite et pour ainsi dire involontaire dont l'effet était de traiter la Littérature belge d'expression française en parente pauvre. Le *Pourquoi Pas?* nous objecte : quelles eussent été vos suggestions? et il ajoute : Giraud, Eekhoud ne sont pas morts pauvres. Nous répondons : Eekhoud est mort pauvre et avant lui beaucoup d'autres que nous ne pouvons citer et s'il y a eu erreur pour Giraud, nous le rectifions à l'instant. Quant aux suggestions, nous le répétons, nous n'en avons aucune, car nos griefs dérivent plutôt de la constatation d'une ambiance que d'un ensemble de faits précis : c'eût été, en effet, à des ministres vraiment amoureux des arts et vraiment athéniens, d'inventer une façon délicate de commémorer les Lettres, de montrer à nos écrivains que nous les incorporions vraiment à la vie nationale. Ces choses-là se font naturellement en France et ailleurs, sans qu'il soit possible de spécifier par quels « voies et moyens ». Il y eut suffit d'un peu de cœur et de ferveur littéraire véritable.

Pour aller au fond du débat, ce dont nous nous plaignons, c'est que la rue de la Loi soit une pan-Béotie, c'est que nos ministres des Sciences et des Arts depuis quelque vingt ans, se soient, sauf Destrée (et Huysmans lorsqu'il s'est agi du flamand) radicalement désintéressés de la « littérature d'imagination ».

Notamment, est-il admissible que, par suite de combinaisons politiques, des avocats en bottines à clous, lettrés comme une betterave des environs de Quévy, du type Alphonse Harmignies, aient pu être ministre des Sciences et des Arts? N'est-il pas regrettable que les discours de M. Jaspar, ce « grand ministre », contiennent décidément trop de lieux communs. Nous déplorons en un mot que la littérature ne soit pas au centre de la vie publique et ne s'y mêle pas familièrement, comme c'est le cas chez nos voisins de l'Est. Nous voudrions des Herriot, des Barthou, un Sénat où Maeterlinck fut sénateur inamovible. Il est entendu que nous faisons l'âne pour avoir du son et que nous demandons plus qu'on ne

peut vraisemblablement obtenir sous un ciel brabançon.

Ceci dit, il est nécessaire que nous relevions les assertions du *Pourquoi Pas?* concernant les bienfaits de la liberté de pensée laissée aux fonctionnaires et professeurs. Cette liberté ne vaut à la vérité que dans la limite où les fonctionnaires et professeurs se montrent parfaitement académiques et se gardent en rien d'inquiéter l'opinion publique par des propos qui pourraient paraître subversifs.

Si le *Pourquoi Pas?* était bien renseigné, il saurait que M. Vauthier a marqué son avènement par une circulaire restreignant l'activité intellectuelle du corps enseignant et la limitant à l'accord des pères de famille du lieu où l'intéressé enseigne : ce qui revient à dire que si vous écrivez à Arlon des choses qui choquent les mamans et les papas arlonnais, vous risquez fort d'aller vous balader à Ostende, sous prétexte que « vous faites tort à la boutique ». Nous pourrions, à ce sujet, citer le cas d'un jeune professeur sur le dossier duquel était écrite, au Ministère, cette phrase fatidique : « *A ne nommer en aucun cas.* » Tout simplement parce que le fonctionnaire susdit s'occupait de questions sociales et philosophiques, dans un sens que l'on considérerait comme subversif. Quant aux douze ou quinze littérateurs qui appartiennent au ministère des Sciences et des Arts, nous nous plaignons de ce que la moitié soit composée de bouffis dépourvus de toute espèce de talent. Qu'on ne nous oblige pas à citer des noms, ni à étaler des misères, nous savons que cela n'aboutit ici qu'à

l'étranglement et au coup de pied de l'âne. Au surplus, nous n'exigeons pas de littérateurs au ministère des Sciences et des Arts, mais bien des gens de goût et de culture.

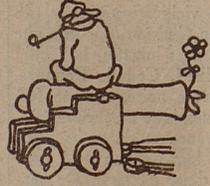
Et maintenant, nous voulons bien être de petits moineaux, encore qu'il soit difficile de comparer aux pierrots des Tuileries, une assemblée où figuraient plusieurs députés, trois académiciens, un ancien ministre, nombre d'écrivains et de journalistes notoires et une élite d'intellectuels, dont certains sont incontestés. Ce qui nous a chagrins, c'est cette expression de « grands ministres » sous la plume des rédacteurs du *Pourquoi Pas?* Messieurs, comme vous voilà changés! Vous, jadis, si libres et qui jugiez la politique, sans en faire, vous laissez-vous aller maintenant à qualifier sérieusement M. Vauthier de grand ministre? Vous ne le croyez pas vous-mêmes. Il suffit de lire votre journal pour s'en rendre compte et c'est là ce que très amicalement nous vous reprochons. Comme aussi de vous voir vous élever contre une manifestation qui n'est pas loin d'atteindre son but, puisque les ministres qu'elle visait en sont tout émus.

Que ce soit M. Vauthier qui dise « cela n'a pas d'importance, ce sont des petits moineaux », soit! ou un quelconque épicier, parfait! Mais que ce soit vous, Messieurs, les mêmes petits moineaux devenus vieux, voilà certes à quoi nous eussions été loin de nous attendre, s'il n'y avait dans votre cage quelque hibou désabusé.

La semaine prochaine
EDMOND PICARD
par Alex Salkin-Massé

CHACUN SA VÉRITÉ

L'accord franco-belge.



Le récent article de M. Emile Vandervelde sur l'accord militaire franco-belge, a provoqué un joli tumulte dans les milieux politiques nationaux et internationaux.

On ergote, on discute, mais quelques questions — ou plutôt quelques réponses fermes et précises — pourraient résoudre nous semble-t-il, le problème.

Tout d'abord il s'agit de savoir si, en cas d'agression, la Belgique se défendra ou se bornera à élever une protestation évidemment solennelle.

Si elle est décidée à se défendre, elle doit mettre tous les atouts dans son jeu, contracter toutes les alliances possibles et ne reculer devant aucune mesure propre à fortifier ses frontières.

Car on ne se défend pas à moitié.



Imagions maintenant que la Belgique soit décidée à compter uniquement sur son bon droit, sur son pacifisme notoire et sur l'hon-

neur des autres nations, pour assurer sa sauvegarde.

Dans ce cas, licencions l'armée, démantelons les forts, supprimons le budget de la Défense Nationale et conservons quelques troupes de gala pour les fêtes somptuaires.

Avec de beaux uniformes.

Toutes les autres considérations — armements réduits ou désarmements partiels — ne sont que fariboles, arguties et bourrages de crânes.

To be or not to be, that is the question!

Tu ne tueras point!



Le pacifiste dit :

« Je ne porterai jamais une arme. Je ne tirerai jamais un coup de feu. Je réproverai toujours la violence, sous toutes ses formes. Il n'y a pour moi ni guerre offensive, ni guerre défensive. Il y a la guerre contre laquelle toujours, partout, de toutes mes forces, je m'élèverai!

— Vous êtes un lâche!

— En êtes-vous bien sûr? Est-il lâche celui qui est prêt à souffrir, à périr honteusement, à vos yeux tout au moins, par respect pour ses convictions? Celui qui me frappera, qui tentera de me tuer — qui me tuera peut-être — sera un criminel. Si je tente, par la force, par le meurtre, de me défendre, je serai criminel à mon tour, j'aurai ajouté un crime à un autre. Est-ce désirable? Tu ne tueras point. Voilà ma doctrine. »

L'ordre vient de haut et de loin.

Il fut donné au peuple d'Israël par l'Éternel, le Dieu des Armées.

Vox clamantis in deserto!

Équivoque.



L'imbroglio gantois a pris des proportions catastrophiques. Catastrophiques tout au moins pour le gouvernement.

Les demi-mesures, la plongée en présence des responsabilités, doivent produire des

gâchis de ce genre.

Quels sont les ordres donnés par le gouvernement?

Qui a donné ces ordres?

Le responsable les a-t-il donnés avec l'assentiment du cabinet tout entier?

M. Hulin de Loo a-t-il obéi à ces ordres? Si, oui, pourquoi? Si, non, pourquoi?

Voilà le problème, tout nu!

Reste ensuite à savoir si le gouvernement a eu tort ou raison de donner ou de ne pas donner d'ordres. Mais c'est une autre histoire.

Si le gouvernement prenait franchement ses responsabilités, on y verrait peut-être un peu clair.

Mais l'équivoque est quelquefois, pour un gouvernement, un moyen, le seul moyen, de durer.

Carol le-Bien-Aimé.



Parlant de la reine Hélène de Roumanie — à qui la politique internationale a enlevé son fils — et qui erre actuellement à travers l'Europe, les journaux écrivent :

On connaît maintenant la vérité sur ce drame du cœur. La reine, bonne, généreuse, avait consenti à pardonner les injures que la femme a subies, c'est le roi Carol qui n'a plus voulu d'elle. Il a déclaré tout à coup qu'il la haïssait. Et cet aveu ne fut pas étranger à la retraite de M. Maniu.

On peut se demander ce que la Roumanie — et ceux qui lui ont rendu Carol — peuvent attendre de ce grand-duc de Gérolstein en quête d'un Offenbach!

Informations sûres.



Seuls les gens naïfs accordent encore une foi profonde aux nouvelles publiées par les journaux.

Dieu sait cependant que la plus haute fantaisie préside à la rédaction, non seule-

Le grand Guignol

(Dessin de VAN NAV.)



van nav.

— Pas d'entr'acte... ça continue !

ment des dépêches, mais encore des articles les plus sérieux, en apparence.

Nous en avons la preuve en lisant les chroniques publiées récemment au sujet de la radiophonie en général et de Radio-Belgique en particulier.

Mais voici un cas plus tragique et plus caractéristique.

Le maréchal Joffre ayant été amputé d'une jambe, il ne devait pas être bien difficile de se documenter à cet égard et de savoir quel était le membre tranché.

« C'est la jambe droite! » proclamèrent l'Excelsior et quelques autres grrands journaux d'information.

« C'est la jambe gauche! » annonça le Petit Parisien.

Et ce sont ces journaux-là qui « forment » l'opinion publique en la documentant sur ce qui se passe en Russie, en Italie, en Allemagne, et dans la lune!

À l'instar de Chicago.



Les crimes se multiplient à Bruxelles de façon vraiment encourageante et notre chère bonne ville occupera bientôt la place qu'elle mérite, au rang des grandes capitales.

Il convient de s'en réjouir, pour le bon renom de notre pays à l'étranger.

Il convient aussi d'en remercier les journaux qui font une large publicité aux assassinats de toutes sortes et documentent ainsi les citoyens de bonne volonté, bien décidés à estourbir quelques rombières, mais dépourvus de préparation théorique.

Il convient enfin de faciliter la vente de ces journaux spéciaux, largement illustrés, et rédigés par des techniciens consciencieux.

Un pays à les criminels qu'il mérite! Fournissons aux nôtres les moyens de se préparer à une carrière, de plus en plus encombrée, où les meilleurs, seuls, triomphent.

Et demandons à M. Vauthier d'accorder de généreux subsides à la littérature policière.

L'assassinat doit être considéré comme l'un des beaux-arts.

Où, à la rigueur, comme une science.

Livres belges

Viennent de paraître

France ADINE. — *La cité sur l'Arno*, roman, 19 x 12 cm., 240 pages, 15 fr. (Renaissance du Livre, Bruxelles.)

Georges RENS. — *Les Entravés : Aux flots de la vie*, roman, 19 x 12 cm., 224 pages, 15 fr. (Renaissance du Livre, Bruxelles.)

Jules LAURENS. — *Heures de Savoie*, notations de voyage, 19 x 15 cm., 24 pages, 12 fr. (Imprimerie Vve Monnon et Cie, Bruxelles.)

Georges DELIZÉE. — *Les Montreurs d'ours*, roman, 19 x 12, 200 pages, 12 fr. (Editions de Belgique, Brux.)

Guy D'ALBIGNY. — *La sanglante parenthèse*, roman, 19 x 12, 240 pages, 15 fr. (Ed. Invalides Réunis, Gand.)

À paraître

Pierre DAYE. — *La clef anglaise*. (Renaissance du Livre.)

René GOLSTEIN. — *Le retour à l'innocence*. (Renaissance du Livre.)

Charles d'YDEWALLE. — *Sur l'Agora*. (Renaissance du Livre.)

Maurice GAUCHEZ. — *La servante au grand cœur*. (Renaissance du Livre, Bruxelles.)

Eliane VAN DAMME. — *Joyeuse*. (Librairie Delheid, Bruxelles.)

Franz HELLENS. — *Le rendez-vous dans une église*, roman. Frontispice de J. Kerremans. (Ed. Stols, Bruxelles.)

STOBBAERTS-MARCEL. — *Album d'eaux-fortes*. Avec un commentaire de Franz Hellens. (Ed. Stols, Bruxelles.)

Nous mentionnerons dans cette rubrique tous renseignements utiles au sujet des livres d'auteurs belges récemment parus et ce au fur et à mesure de la réception de ces livres. Nous mentionnerons également, mais en bref les livres à paraître sous peu.

Ceci indépendamment des complements, notes bibliographiques ou feuillets consacrés à tous livres qui nous parviennent.

Nos peintres

Toute jeune encore, la galerie « Nos Peintres » fait déjà beaucoup parler d'elle. En trois expositions, elle a inscrit à ses catalogues les noms d'artistes les plus sympathiques. Quant à la prochaine manifestation, elle sera des plus curieuses : il s'agit d'une exposition d'ensemble de nus par les maîtres de la peinture. Cette nouvelle exposition s'ouvrira samedi 3 janvier et il faut aller la visiter. Pour ceux qui ne la connaissent pas encore donnons ici l'adresse de la nouvelle galerie située en plein centre : 30, rue du Marché-aux-Poulets.

Attention!

Ne terminez pas l'année 1930 sans vous abonner au **Rouge et Noir** pour 1931. Il est encore temps!

L'ABONNEMENT pour toute l'année 1931 ne coûte que **45 francs**. Un coup de téléphone... une carte postale... suffisent.

Une soirée au Théâtre des Deux-Roses

On créait, ce soir-là, *Le Mariage forcé*, non de Molière, Madame, mais de Marc Augis. Nous ne dirons rien de la pièce, car nous avons pour notre charmante consœur une sympathie très grande et un profond respect. Le spectacle qu'offraient la salle et les salons avoisinants retient davantage notre attention. Beaucoup de visages connus : écrivains, journalistes, peintres, comédiens. Mlle Marc Augis, perdue dans une robe de taffetas noir, pâle, un peu nerveuse, accueillie avec un sourire et les mains tendues les amis des *Deux-Roses*. Mlle Andrée Dever, sœur de notre consœur, comédienne ce soir, n'est point là. Et c'est dommage! Il semble qu'une rose manque au bouquet. Une jeune fille très metzschéenne, bottée jusqu'aux genoux, la cigarette aux lèvres, discute fiévreusement avec un rapin vêtu de velours, dont les cheveux encrassent le faux-col. Des robes, partant de la taille, descendent jusqu'au parquet qu'elles balayent en des courbes gracieuses. Mme Blanche Rousseau, petite mais pleine de grâce, entourée de vieilles institutrices très bas-bleu, parle d'un *Clair de lune* trop vite éteint. Souriant sous ses lunettes, Isi Collin se montre très guilleri. Camille Poupeye, gilet rouge et cravate noire, disserte fort savamment sur le snobisme au théâtre.

Mais l'heure avance et de petits pieds s'impatientent. Un laquais bien stylé agit une sonnette : le dîner est servi. De gentilles pensionnaires — groupe rose et confus — gagnent leur fauteuil en courant, papotant et riant. Cela fait très distribution de prix. Le rideau se lève sur un décor vert et blanc, d'un modernisme un peu loufoque, signé Andrée Dever. Mlle Dever a, ce soir, plusieurs noms, selon qu'elle joue ou décortique. Il y a, dans ce premier acte, des fleurs et des jeunes filles, une symphonie de robes en vert et noir, des félicitations joyeuses et des condoléances émues, — il s'agit d'un mariage posthume — de longues dissertations sur les contrats de mariage, un

notaire en habit qui parle, dos au public, ce qui déjà plaisait à Antoine, des mamours aigres-doux au-dessus de chrysanthèmes effeuillés, et des pleurs maternels mouillant des souliers de satin.

Entr'acte. Julien Flament, critique officiel, dont l'embonpoint augmente à chaque première, félicite avec véhémence le comédien-notaire — dont on n'a pas compris une syllabe — pour sa diction parfaite et la sobriété de son jeu. Louis Dumont-Wilden, que ses familiers appellent Loulou dans les tavernes du Treurenberg, offre son éternel sourire oblique dans une face rubiconde. Lucien Romain, en douce, file vers la coulisse rejoindre ces demoiselles. Bersez inquiet et pur, marche sur ses talons. Fleischman, Fontaine et Léane, tous trois en compagnie de leur madame, s'en sont venus, entre deux ondes, goûter la poésie matrimoniale et funéraire de leur douce amie Marc Augis.

Encore la petite sonnette du laquais en livrée. Deuxième acte émouvant où s'affrontent le rêve et la vie, sur lequel passe un grand souffle de poésie — mais exprimée avec quelque maladresse! — où de naïves répliques font jaillir, dans la salle, de petits rires impertinents, où l'on fait « chut », où l'on se fâche.

Et le rideau tombe, c'est fini. Et le rideau se lève, et l'on salue. Le public applaudit. On crie : « l'auteur », et Marc Augis se fait prier, comme il convient, avant de paraître. Marcel DELHAYE.

On nous communique...

MM. Maurice Tumerelle et Fernand Leane, ci-devant codirecteur et metteur en scène du Théâtre des Deux-Roses, nous informent qu'ils ont assumé la responsabilité, dans la limite de leurs fonctions respectives, de la représentation de Pan, de Van Lerberghe, de Le Ciel et l'Enfer, de Mérimée et de Clair de Lune, de Blanche Rousseau, à l'exclusion de tous les autres spectacles organisés par ledit Théâtre des Deux-Roses, dont ils ont d'ailleurs cessé de faire partie à quelque titre que ce soit.

de deux choses l'une

1930... 1931... Chaque année quand la nuit fumée et folle de la Saint-Sylvestre cède le pas à l'aube du premier janvier, on échange des vœux dont l'imprécision n'a d'égal que la banalité. La coutume n'en est pas moins charmante.

Le prochain numéro du ROUGE ET NOIR paraîtra en 10 PAGES

Mais nous connaissons le peu d'empressement des éditeurs et des écrivains à répondre à des appels de ce genre et en regard au manque de sources d'informations, on pourrait douter de voir jamais la parfaite réalisation de cette sorte de recensement littéraire si l'on ne connaissait le dévouement et l'exquise bonne volonté de ceux qui ont pris la charge de cet important travail.

C'est pourquoi Le Rouge et le Noir formule lui aussi des souhaits à l'adresse de ses amis. Qu'ils veuillent bien croire qu'ils sont de choix, mais il serait long peut-être de les énumérer tous. Il nous paraît donc plus expédient d'entériner purement et simplement ceux que nos lecteurs voudront se destiner à eux-mêmes et nous ne marquons ici que pour mémoire le plaisir que nous aurons en cette année 1931 à voir disparaître à jamais de l'horizon politico-artistique le funèbre, le néfaste Vauthier.

Négligences. L'Exposition Nationale du Travail a fait quelque chose pour la littérature. Elle a fondé quatre prix (tenez-vous bien) de 2.000 francs chacun, destinés à récompenser deux manuscrits français et deux flamands.

Pas de réponse! Mais à des sources plus sûres que les sources officielles, nous avons appris que le membres du jury, il y a peu de jours, n'avaient pas lu encore le premier des centaines de manuscrits accumulés sur la simple annonce de ce pactole futur.

Et si du même coup l'on pouvait supprimer le département des Arts, tel qu'on le conçoit présentement, ce serait une duperie de moins et nous serions comblés.

Bonne année. Il ne faut point faillir aux traditions, aussi n'est-ce pas sans quelque conformisme que nous vous présentons nos vœux les plus choisis. Depuis le temps qu'ici même nous devisons avec vous, il nous semble bien vous connaître. Nous aimerions que la réciprocité fût complète et que vous nous rendiez visite plus assidûment encore.

Ici, les mécènes, les comités, les jurys et le public en font une question de gros sous!

En échange de nos bons vœux à l'adresse de nos amis, nous aimerions que ceux-ci formulent celui de voir Le Rouge et le Noir doubler en 1931 le nombre de ses abonnés, ce qui l'aiderait à vivre, à prospérer, à glorifier les bons et à pourfendre les médiocres.

En décembre, un concurrent impatient écrivit au secrétariat pour avoir quelques nouvelles de son manuscrit et il nous donne copie de la réponse qui lui parvint aussitôt: « Je transmets, en l'appuyant, votre réclamation à l'Exposition Nationale du Travail qui, depuis août, n'a plus donné aucune nouvelle à son jury et secrétaire... »

En janvier, nous republiions dans un même numéro les quatre articles sélectionnés. La finale du tournoi consistera à indiquer l'article le plus grotesque parmi les grotesques. C'est alors que nous serons à même de décerner les deux prix de mille francs dont le concours est généreusement doté.

Voilà du beau travail en perspective. Nous restons à la tâche, gaiment!

Cette exposition du « Travail » a mal choisi son titre.

Mais il y a mieux. On a aussi organisé en 1930 un Concours littéraire national

PIANOS
à Queue et à Buffet
J. GUNTHER - PLEYEL
GLUCK - ELKE - MUSSARD - FOCKÉ
Nos pianos Gluck se recommandent par leur sonorité puissante et agréable. Un meuble élégant et une longue tenue d'accord.

Modèle noyer, cordes croisées, clavier 88 notes	7,900
En noyer frisé	8,200
En noyer poli	8,650
Modèle de luxe	8,850
En palissandre	9,200
En citronnier	10,500
Modèle à queue, très réduit	15,800

Echange - Accord - Réparations - Grande facilité de paiement.

AU BON MARCHÉ
VANDELAIRE - CLAES

Vous ne pourrez mieux inaugurer l'année 1931 qu'en vous abonnant au *Rouge et Noir*, dont le prochain numéro paraîtra sur dix pages : nouvelles inédites, nombreuses rubriques et un billet de Charles Bernard.

Prix des Grotesques

Article N° 13
Extrait de
LE SOIR
16 décembre 1930

Une fois de plus l'*Intransigeant* abordant un sujet royal se couvre de ridicule. On n'imagine pas pire maquerie que les lignes qu'on va lire.

La Reine à Paris

On lit dans l'*Intransigeant*: « HIER, A 14 HEURES, DU RAPIDE LOISEAU-BLEU, ARRIVANT DE BRUXELLES, DESCEND LA REINE DES BELGES. ELLE EST SUIVIE SEULEMENT DU COMTE DE GRUNE, ET, SUR LE QUAI DE LA GARE, SEULE, ATTEND LA COMTESSE GREFFHULE. » PAS D'AMBASSADEUR, PAS DE RECEPTION OFFICIELLE. » MAIS LES PORTEURS DE LA GARE ONT VITE RECONNU LA VOYEUSE. LE MOT D'ORDRE CIRCULE ET, LE LONG DU QUAI, UN CHEMIN S'OUVRE POUR QUE PASSE D'ABORD LA SOUVERAINE, QUI VIENT EN VOISINE. PAS UN PORTEUR DE BAGAGES NE PASSE AVANT ELLE. ON CHUCHOTE: « C'EST LA REINE DES BELGES! » PAS UN MOT: UN RESPECT SINCERE, SANS AFFECTATION. ELLE EST A PARIS. »

Fin du concours

L'article publié ci-dessus est le dernier à prendre place dans l'anthologie des articles grotesques. Notre concours est donc terminé. Il reste aux lecteurs à faire le classement des articles publiés en novembre et en décembre. (Comme ces dernières semaines, en effet, nous avons espacé la publication d'articles grotesques, nous ne ferons qu'une seule série pour novembre et décembre.) Les lecteurs sont donc invités à remplir le bulletin de vote ci-dessous et dont le dépouillement permettra de désigner le quatrième article retenu.

Prix des Grotesques

Série décembre 1930
Bulletin de vote

ARTICLE N° 12 : Lettre de démission, par M. L. Vanderslyen. (Neptune, 2 décembre 1930.)
CLASSÉ

ARTICLE N° 13 : La Reine à Paris (non signé). (Le Soir, 16 décembre 1930.)
CLASSÉ

A remplir et à renvoyer d'urgence au Rouge et Noir, 216, rue de la Poste, Bruxelles

Série d'octobre
L'article désigné à la majorité des voix, comme devant être retenu pour la compilation finale est le n° 10 : Ce qu'il faut penser de l'Amérique, selon M. Gaston Rageot (non signé). (Le Jour, Versiers, 5 novembre 1930.)

À la Tribune libre du Rouge et Noir

PROGRAMME DE JANVIER 1931

Mercredi 7 janvier Débat sur l'utilité, l'opportunité et la possibilité de la Jonction Nord-Midi Le débat sera précédé d'un exposé objectif de la question par M. CASTIAU Directeur général au Ministère des Transports	Mercredi 14 janvier Le procès de la S. D. N.	Mercredi 28 janvier Aurons-nous la guerre ?
Mercredi 21 janvier La salle de la Grande Harmonie n'étant pas libre, exceptionnellement pas de séance.		

Programmes détaillés dans les prochains numéros.
Toutes les séances ont lieu le mercredi, à 21 heures, en la Salle de la Grande-Harmonie, 81, rue de la Madeleine. Une enceinte est réservée aux abonnés de la tribune. Entrée générale : 5 francs

Le Rouge et le Noir autour du monde...

Dans la Sarre avec les Français

par Thomas-Nitchevo

Connaissance du Luxembourg.

Je suis parti d'Arion vers les onze heures du matin. Un soleil vapoureux et constellé de mica glisse aux pentes rouges des toits et chauffe déjà, dans les cours, les clapiers et les poulaillers. Le chef de gare est pareil à tous les chefs de gare et le long quai nu de ce jour semainier poursuit les mêmes rails luisant de silence et n'en finit pas de courir. Le chef de gare a un képi et trois galons — non, quatre... peut-être bien trois... lorsque l'Amsterdam-Bâle, avalant l'éclaircie unique des hangars, crache un dernier panache au Nord, et vers l'Est dans la chanson des bielles et des pistons, étouffe un rythme rauque comme le souffle des dormeurs.

Après trente minutes, Luxembourg apparaît correcte et ne retient personne : une des rares gares où l'on n'entend pas naissier : « Journaux! journaux! » et où la limonade traditionnelle, la limonade-quai, inodore, chaude ou fraîche, se paie encore 2 fr. 50. Plus personne ne se rue aux portières et nous pouvons tous lire les plaques indicatrices : Luxembourg. Mais on soupçonne qu'il n'en est pas toujours de même et que les touristes-gais — mes compagnons de voyage sans doute — y sont nombreux le samedi soir et envahissent toutes ces salles d'attente enfumées de hautes vitres, qui déjà se dérobent à la vue...

Le chef de gare, de sa casquette blanche, immobile sous le hall, semble dire adieu, longtemps, longtemps, à tous les voyageurs. Mais nul n'y prête attention et quoique je me sois calé au coin de la portière pour répondre au « vale » de la première mouette, la « bande » verte des plaines s'enregistre pleinement et avec une calme douceur dans l'encadrement acajou. On dirait un film chantant : il y a une portée de fils télégraphiques qui monte et descend à peine avec les grosses pauses noires de ses poteaux-saxophones; et puis soudain un immense pont fait tout dérailler : couleurs et sons. Alors, comme au cinéma, quelques volutes de fumée s'effilochent à la portière et cachent les débris. Mais le Luxembourg n'a pas changé ni la propriété mécanique de ses campagnes.

— Monsieur, je vous prie, fermez ce vitre; le petit est enrhumé...
— Tour le paysage en dessous du train — Mais on le regarde à travers la vitre et c'est devenu un livre d'images dont on ne tourne que deux feuillets.

Le « petit » n'a pas loin de quinze ans; il s'est ramassé tout rond, dans un coin vis-à-vis de moi, et nous a demandé cinq fois du feu pour allumer deux cigarettes; présentement, il mange un sandwich, ce qui l'engage à contempler, les joues pleines, un paysage de vaches blanches...

— C'est beau, n'est-ce pas?
— ?!?!
Sa dernière bouchée s'arrête brusquement et se met à dévaler le gosier dont elle épouse tous les contours.

— Mon garçon parle pas de français et moi je trouve difficilement; il tient l'allemand, son père aussi.

— Ah! madame est la maman de, du...
— Du petit, oui, monsieur; je représente les bas et descends à Thionville.

La dame, qui s'enveloppe d'un manteau noir et à le chapeau et les jupes déteints, détourne, du paysage qu'elle vient d'apercevoir, le bleu de son regard terne et n'en dit pas plus. Visiblement, il s'agit d'une remarque toute commerciale... Et personne ne semble s'en étonner, ni le monsieur distingué — les cheveux très noirs traversés d'une raie impeccable — qui doit avoir été métèque avant de devenir une sorte de jeune professeur; ni un gros monsieur normal aux moustaches tombantes; ni moi-même, ni personne... Cela devient tellement net dans le décor. Une grande tache d'eau et le vert intense des prairies rasent à nouveau les nuages au sommet de la vitre. Chacun se tait et le roulement sourd du silence se complique à mesure d'une forte odeur de jambon.

Car tous les Luxembourgeois mangent des sandwiches et vont boire de grandes chopes aux arrêts; et presque tous s'enrhumèrent cruellement devant les sites verts où courent de grands vents. Et c'est pourquoi, sans doute, le jeune homme très bien, après s'être mouché plusieurs fois, s'est excusé de garder son mouchoir en main pour s'en comprimer les muqueuses, et a sorti lui aussi un petit pain garni.

Mais à Thionville, la casquette blanche reparait et salue, immobile sur le ciel bleu, la lente apparition de la France...

Aux bords de la Moselle.

Je devais me rendre compte un plus tard que c'était la première et dernière casquette blanche qui vaille encore à la France de l'Est son nom de France. La « douce » nation garde ici son charme d'antan et Thionville, loin de se dénoncer guerrière et bastion Maginot, offre jusque dans sa gare une discrétion de bon aloi. Quelque chose, si vous voulez, comme ce vin de Moselle d'une aigreur toute odorante et qui char-

rie, entre une lointaine Normandie dévouée au cidre et le Rhin d'un moselle-sucré, la fraîcheur vive et guillerette des froids du premier printemps. L'Amsterdam-Bâle lui-même y perd de son enrouement : la machine a eu un sifflement plus net et les bielles s'allongent lentement encore comme les pattes d'un lévrier. Ici peut-être c'est la France. Un officier de cavalerie, alerte, et cette cigarette aux lèvres qui affine la moustache de vingt ans, passe et enfle le labyrinthe. Une femme le suit : ses yeux sont larges et tendres et la mousse des cheveux blonds se ressent à peine de son petit chapeau amarante; son « tailleur » bleu surtout moule un corps de naïade au dessus de ces jambes gainées de soie qui font Paris aux quatre coins du monde. Mêlé à un nuage bleu de « caporal », le parfum le plus léger comme le plus troublant subsiste longtemps aux premières marches... Et les touristes, les hommes d'affaire, les rares « familles » multicolores ne font que passer dans un bris de voix.

La casquette blanche s'enseille bien cette fois dans un adieu, mais on la devine partout, sous le hall échanuré par le paysage.

Lorsque le dernier wagon se met à osciller sur un horizon immobile — de ces horizons que Barrès aimait — il semble qu'il n'en doive plus bouger.

L'immensité comble les essieux : leur chant ronronne. Aux panaches blancs s'accrochent des nappes de cristal et tout le soleil, en ce lourd midi trop petit pour la plaine, va des bords piqués des saules de la Moselle au cadre acajou du compartiment qu'il attéduit. Parfois l'eau miroite, une colline s'étire et retombe en strie d'un long vert pâle, et se sort des saules encore qui, de leur ramure osseuse, sertissent les rares tuiles rouges et les murs blancs.

Nulle pellicule n'atteindrait cet horizon. Colette Baudoche n'est pas d'ici; elle est d'un paysage plus taciturne, peint de cigognes ou de clochetons, d'enfances compactes et de regards évasifs comme les frontières.

Frontières.

Le train halète toujours dans un paysage qu'il absorbe peu à peu : nous accrochons parfois la ligne d'une colline dont le flanc chargé de dizeaux à perte de vue jette une ombre sur la plaine. Et voici Metz dans le lointain, parmi les tourelles...

Comme s'il répondait à ma pensée, le jeune professeur aux cheveux très noirs se met à parler :

— Le sentiment chez vous s'accommode des pires sophismes. Votre Barrès n'est pas seulement l'homme de paille d'un gouvernement, le propagateur d'idéalisme, l'homme qui étendait la main sur un pays comme sur son cœur...; c'est avant tout l'ardent esthète de nos vingt ans européens et le créateur, en Colette Baudoche, non d'une pâle figure nationale, mais d'un type de femme exquis. Barrès, en son temps et à l'heure présente du projet d'entente européenne, est le magnifique seigneur latin, à l'apre voix chargée de poésie, qui fit plus en ce sens pour son pays que le lancement de cent torpilleurs... Laissez-moi parler, Monsieur; vous ne pouvez nous juger d'après cette dame qui passa tantôt ici, elle n'est qu'un aspect de la virilité toute féminine de mes compatriotes. Les Luxembourgeois, Monsieur, sont tous économistes et leur sens naturel des solutions extérieures leur permet cette sérénité d'âme qu'ils respirent d'ailleurs dès l'école. Je puis vous en parler sans faste, étant instituteur. Les petits Luxembourgeois, qui ne seront pas soldats, ignorent les rumeurs du militarisme éhonté que d'aucuns prennent déjà, chez leurs voisins, pour des signes de patriotisme; à quelques exceptions près dues à une envieuse propagande germanique, ils acquiescent tous deux langues et franchissent à leur gré de multiples frontières dont aucune ne les retient. Je vous dis tout cela, Monsieur, parce que vous allez en Sarre et que vous aurez l'occasion d'y noter ce que pensent les Allemands du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Ces Allemands, voyez-vous, seront toujours des Allemands... »

Metz déjà s'enfuit sous un vol de cigognes. Seul émerge du circuit de vitesse, mêlé à nouveau au télégraphe, aux postes d'aiguillage et à une mer onduleuse de verdure et de toits, un donjon crénelé qui annonce les premiers bastions de l'Est. Est-ce une illusion? Nous n'en verrons plus aucun.

Aux portes de cette Sarre qui ne se laisse deviner ni en Allemagne, ni en Europe presque (un industriel du Nord la plaçait en Silésie), la France a fait, de sa frontière de l'Est, une sorte de grand estuaire vers l'Orient. Ça ne s'affiche pas, bien entendu. Dans les gares, on vend l'Est Républicain, Le Messin et autres journaux plus ou moins nationalistes, qui tous, font crier par leurs vendeurs, aux bonnes heures de la journée : « Maginot, Maginot... — Sécurité à l'Est. — Les dernières manœuvres pangermanistes! »

Voyez-vous l'Allemagne qui, de l'autre côté de la barrière, de son mufile puissant,

souffle sur les braises? Songez maintenant à l'émotion facile non des Alsaciens-Lorrains, mais des « métropolitains » ahuris des gros yeux qu'on leur fait là-bas... Il ne s'agit que de s'entendre : et bien souvent les bergers, élevés presque avec le troupeau, et qui savent lui parler, l'amèneraient à s'apaiser...

A 15 minutes de l'arrivée, la houle qui me reste au cerveau, c'est d'avoir vécu un instant de la guerre, un de ces bons instants à face pittoresque qui se laissent encore entrevoir avec un rire consolateur; avez-vous vu les ports de guerre chargeant et déchargeant leur bétail humain? Du côté de la Lorraine, c'est à certains moments le bariolage le plus curieux. Paysages, gares, et jusqu'aux inflations militaires des quais de la gare à Metz se fondent comme une foule en partance pour les Dardanelles. Ces cargos d'un autre temps, dont tant de chromos même évoquent le souvenir, chargés de balles de coton, de laine ou de céréales, portaient aussi des soldats de toute race qui chantaient à tue-tête et ne sont jamais revenus. Et c'est en voyant déambuler, agiles, les tirailleurs algériens, dans leur casernement de Saint-Avold, que l'on songe avec anxiété aux frontières de l'Est et à l'Orient.

Il est 5 h. 15 à une grande horloge de façade bleue, lorsque le banlieue, accepté à Metz, nous dépose sous un ciel ombré de fumées et de scories. Nous sommes en Sarre.

II

Les hommes de la Sarre.

A l'inverse de mon voyage, il était une poignée d'hommes qui revenaient, ces jours derniers, par la malle d'Alsace-Lorraine. On n'oserait dire qu'ils furent mêlés à un des problèmes les plus épineux de l'heure et cependant, il est bien des choses qui ne pouvaient échapper à l'œil de ces quelques soixante adolescents placés durant six mois entre les feux de la France aliène et ceux non moins vifs de l'Allemagne vaincue. Feux tout d'élogence heureusement où se dressèrent le germanisme doctrinaire d'un Curtius à côté de l'astucieuse bonhomie de M. Aristide Briand.

— Quittera la Sarre! Quittera pas! Les paris restent ouverts mais plus pour longtemps.

Déjà M. Lambert, un belge qui alla donner le coup de pouce aux chemins de fer sarrois, se ramena il y a quelques années sans grande publicité. Et maintenant un contingent militaire emprunté au 10^e de ligne s'en revient, à l'automne, le cœur battant comme au travers d'une autre Marche lorraine...

Il n'y a plus de soldats belges en Sarre : les derniers ont pressé dans les joies de « la classe », le 15, toute la poésie de la plaine lorraine qu'octobre justement dorait comme un vin de Moselle aigre et odorant.

C'est à la fin mars qu'on les appela les « hommes de la Sarre ». Les dernières pluies d'hiver noircissaient un peu plus la caserne d'Arion, et dans chaque compagnie six hommes se démenaient au branle-bas de départ. L'équipement en grosse toile bise — cartouchières et havre-sac — plongé dans le savon, c'était à qui l'emporterait par la blancheur et l'astiquage. Durant dix jours, ils furent inspectés : pas un mouchoir ne manquait. Et durant dix jours aussi, l'on hurla, sous tous prétextes, au pied des escaliers de fer : « Les hommes de la Sarre au bureau! les hommes de la Sarre au magasin! » Et chacun arrivait à se persuader, le soir dans son petit lit noir, qu'il partait pour une féérique randonnée et qu'il trouverait, le lendemain au réveil la boussole de l'explorateur, ses bottes huilées et la batterie de cuisine en aluminium neigeux. Le Winchester remplacerait le vieux Mauser. Déjà le soleil de minuit blanchissait les grillages : l'on s'attendait à voir le grément d'un petit navire, rêvant aux parois de sa bouteille sur une cassette noire, givrer délicatement avec des reflets roses...

— En somme, où perche la Sarre?

— Ça doit être du côté du Rhin...

— Eh! oui, c'est dans la Ruhr qu'on va piqueur! faut des guerriers!...

Et ils ne se trompaient pas tant que cela : un Français plaçait bien la Sarre en Silésie.

Ils s'embarquent enfin le 28 mars, le cœur content. La musique les avait accompagnés à la gare, sans que ses flons-flons eussent mis aux lèvres des taciturnes arlonnais, un sourire d'adieu pour ces soldats « comme les autres ». A Thionville, ils acclamèrent le premier poilus français. Le bleu horizon mêlé au kaki, et les rires, et les hurrahs aux portières, criblaient ce jour d'un soleil d'armistice.

— Ah! vous allez en Sarre! Bon courage!

— Sûrement vous allez avoir là-bas à « estourbir » quelques boches!

Pleins d'enthousiasme, ils brûlèrent Metz, Saint-Avold, Forbach et abordèrent Sarebrück d'un léger cri d'essieux.

La colonne s'ébranla, à la sortie de la gare, sous la conduite d'un adjudant venu à leur rencontre, mais ni la lourde charge, ni le pas cadencé ne les empêchait d'admi-

Ballade

pour congratuler Verboom-Torquemada sur sa « prochaine » intervention dans les choses littéraires.

« Aux littérateurs de critiquer ouvertement les critiques en fonction (ce sera drôle!) et la misère des Lettres belges ne sera bientôt plus qu'une légende. »

René VERBOOM.

Le Verbe congruent, la philippique idoine
A roustir les goujats, mieux que tel Phlégléon;
Plus ardent aux grognons que le feu Saint-Antoine,
Amer, le cheveu foin et l'iris calcidoine,
Voici que le poète endosse un hoqueton.
Pour vous trueder tous : ceux des académies,
Des mauvais lieux, du temple ou bien des latomies,
Le breneux, le pédant, le veau, le papelard;
Pour vous accommoder, ô viandes à momies!
Verboom-Torquemada fourbit son tranchelard.

On expectait des jours aimables, sans essoine,
Rhétorique simplette et bœuf en miroton.
Milly se fut offert de multiples avoines;
Asphodèles et lys, nymphéas et pivoines,
Eussent endimanché le plus vil militon...
Las! adieu des beaux soirs les heures acalmies!
Adieu! paix si féconde en chères eurythmies :
Tout en spécifiant, le monstre, qu'il sait l'art
De tenter sur aucuns des laparatomies,
Verboom-Torquemada fourbit son tranchelard.

Eclipsez-vous, Rency, faiseur de macédoines,
Prud'homme (oh! l'apostrophe), et vous, Pullings-Gaston!
(Icelui susceptible autant qu'un péritoine.)
Disparaissez, les engeigneurs et les faux-moines,
Les Paul-Soudé d'infeuilletables feuilletons!
Et Toi, qui sait l'ellipse et la métonymie!
Toi, Cauchez à la bien charmante homonymie!
Tous, escamotez-vous sous quelque noir brouillard,
Car, las de contempler vos physiologies,
Verboom-Torquemada fourbit son tranchelard.

Envoi

Critique! bête asine à trogne de lamie,
Nonobstant la menace excellemment vomie,
Contremande ta messe avec ton corbillard!
Du pourchas annoncé, ne l'épouvante mie;
Garde espoir de gâtisme et de cacochymie :
Verboom-Torquemada fourbit son tranchelard...

Jehan FIBREMOLLE.

rer. Ils virent ainsi les lourds bus blancs les doubler, doux, sur l'asphalte, et des Allemands à tête rase qui écarquillaient les yeux devant leurs guêtres et leurs souliers parfaitement cirés. Les premières « famille » vertueuses et multicolores les croisèrent en piaillant. Enfin, abandonnant aux carefour, les agents majestueux et peints en bleu, ils gagnèrent la caserne par les quais solitaires et bourgeoisement encapuchonnés de la Saar. L'on apercevait au-delà, sur d'autres rives, de hautes cheminées fumées, d'immenses murs, et les premières ellipses, dans le soir tombant, des toits verres des ateliers.

C'est dans ce décor, contemplé du haut de la ville, que se levèrent leurs aurores sales et tousotantes. Le réveil réglementaire est à cinq heures.

— Ici, nous ne ferons rien, pensèrent-ils, et à soixante, on aura la vie belle!

Mais chaque jour les détrompa d'avantage. Deux jours plus tard, dans l'après-midi, ils allaient à Spiekereken qui est une plaine fameuse par une bataille de 1870. Les plus érudits parlèrent de morts enfouis ici par milliers; et d'ailleurs, ils pouvaient tous contempler, à mille mètres, des monuments jumelés et tristes, évoquant, au sommet d'une belle colline, la Douleur commune aux Français et aux Allemands. De l'autre côté, c'est la Lorraine.

Ces petits soldats belges y sont revenus bien souvent : ils faisaient des exercices de progression sous le feu et rampaient parfois dans la boue comme des combattants hallucinés et hâves. Puis, le capitaine, qui n'avait interrompu son observation des insectes à quelque distance que pour faire recommencer ce qu'il n'avait pas vu, donnait à regret le signal du départ. — « Ici, nous ne ferons rien, pensaient-ils toujours... » Mais, dans la suite, on les rassembla chaque matin pour deux heures de « rangs serrés ».

C'est ainsi qu'ils vécurent six mois dans le voisinage des soldats français. Ceux-ci ne comprenaient pas toujours les rigueurs de notre militarisme et, du plus loin qu'ils les apercevaient, c'étaient des cris aux Belges : « On n'se marre pas chez vous! »

Une authentique fraternité.

Ils eurent les mêmes cafés consignés et entendirent ensemble, chaque nuit, la rumeur de prostitution de la Molkestrasse où ils gitaient. Et des fenêtres, à l'aube, l'on accablait de signes tumultueux la jolie et svelte prostituée que des messieurs noirs faisaient monter en automobile, entre deux agents... Vers la fin bleus et kakis envahirent la cantine belge pour s'y divertir sans plus.

Tous ces souvenirs me reviennent en foule par ce matin d'octobre où soixante soldats belges traversent la Lorraine et le Luxembourg : ils croyaient ne rien faire et rien ne leur fut épargné des exercices à l'ordre de leur temps de service.

Je connais cependant des Allemands, dont Helmut Magers, le journaliste berlinois, qui ont apprécié la courtoisie et l'attitude constante de certains militaires. Nous sommes loin des « boches à estourbir! » Il s'avère maintenant que l'on eut dû envoyer là-bas les soldats les plus communicatifs, les plus fraternels de France et de Belgique; libres à eux ensuite de se lier de quelque façon avec leurs frères sarrois. Car les Allemands sentent bien ce que doit être un plébiscite. Et faute de l'avoir compris, il est déjà superflu d'attendre jusqu'en 1935 leur cri de ralliement à l'Allemagne.

L'on voudrait surtout que MM. Briand et Curtius n'aient pas tant parlé.

Ces adolescents dans le train de Lorraine disent simplement :

— La Sarre, ce n'est ni la Ruhr, ni le Rhin, ni Coblenze. Nous n'y étions pas aimés, mais la haine ne se manifesta jamais ouvertement... Et nous avons vu tout de suite en arrivant que l'on n'était plus ennemis... Voyez-vous, ils nous eussent, je crois, tendu les mains, si l'uniforme et la baïonnette ne les avaient franchement retenus au bord de l'amitié... »

Et sans plus d'éloquence, ils rient au passage de Barrès qui monte et descend avec des reflets roux.

Mais est-il interview plus grave entre deux portières?

(A suivre.)
Maurice THOMAS-NITCHEVO.

CRISE Ouvriers et Paysans

Depuis que s'est insurgé dans les vies cet esprit moderne fait de tant de choses diverses qu'il en reste épars, l'intellectualité a passé par des phases de crise et de calme. Esprit fait de choses diverses qui empioient le snob par le rythme huilé et caressant du jazz et l'ouvrier conscient de la beauté plastique des machines, en passant par ce « spectateur moyen » conquis, lui aussi, à son insu.

La crise, matérielle et morale, après avoir exaspéré des cerveaux encore avides, a fait place peu à peu à un calme très relatif, sans doute, mais qui s'annonce invinciblement.

Faire le point? Evidemment non, car nous ne pouvons tenir compte de certaines valeurs par trop divergentes, mais un ralentissement se produit qui procure une halte momentanée.

Eternel déplacement de base. Depuis Baudelaire, depuis le symbolisme, les courants se sont croisés avec une impétuosité folle. Voir clair nous est aujourd'hui une nécessité immédiate, absolue, vitale. On nous a menés dans une obscurité trop rarement illuminée. On nous a parlé du cœur, du cerveau, de l'âme, des sens et de leurs rapports à tous les points de vue. Kaléidoscope effarant. La science depuis la relativité, la médecine depuis Freud, la morale depuis Nietzsche, pour ne prendre que des points de repère connus, nous ont accablés à toutes les fantaisies. La bonté et l'arrivisme ont été choisis tour à tour comme moyen de salut. On nous a dit que, seule, la paix universelle nous procurerait ce calme dont nous avons le plus grand besoin. Mais on nous a prouvé aussi qu'il fallait marcher les uns sur les autres. L'art tend vers la folie, mais avec conscience et sécurité. On a estompé le prétexte, puis on l'a supprimé. Le surréalisme nous a porté dans des domaines d'où nous sommes revenus insatisfaits, mais étonnés. Notre désir est toujours intense, mais nous désirons une sorte de vide. Certains s'accrochent désespérément à des radeaux qui flottent à la dérive. Nous avons cru comprendre que le matérialisme régnait en maître, que la jouissance était une certitude, la seule qui fût, et voilà que des poètes en masse vont par le monde, comme des apôtres. Un remorqueur déchire l'eau comme une science mécanique une planche.

Calmes, des fils télégraphiques forment un filet au-dessus duquel les avions-acrobates effectuent leurs sauts périlleux. Nous connaissons le peu d'efficacité des symboles, et nous sommes les premiers à ne pas nous y laisser prendre. Mais ce n'est pas notre faute si l'on a changé le paysage. L'hérmetisme — un hermétisme nouveau — forme de notre pudeur nous a enfoncé dans une retraite qu'il nous faudra sans doute désertir. A l'heure où les forces sensibles du monde se combinent et s'entrechoquent, il nous appartient de les capter. Elles ne sont pas neuves, sans doute, mais elles sont, et nous seulement en serons responsables. La foi poétique a traversé certains hommes, pour leur plus grand malheur. L'état poétique, fait d'une sorte de déséquilibre, d'inéquation, appartient par essence à notre incertitude. Parmi les ravages, ce sera notre plus grande gloire d'avoir bâti avec lénité des constructions parfaitement inutilés.

Lucien ROMAIN.

Prix Goncourt

Je venais de refermer Malaisie, avec une sorte de soulagement. L'ayant pris, quitté, puis repris, le livre m'avait pesé lourdement. De la haine en moi, s'accumulait contre ces pages, incogéles, écrites dans un style rude, sans fioritures; contre cette vaste ébauche, sans raffinements de métier; contre cette fresque vivante et drue, vision brute, non d'un écrivain, mais d'un homme qui, y ayant vécu, racontait la forêt vierge, les indigènes, les plantations de la Malaisie. Trop de pensée, se condensait dans ces pages pour qu'on les pût lire d'une saine haleine. Le soulagement avec lequel je sortais de cette lecture difficile, venait d'autre chose : ce désordre apparent des chapitres, cette absence de composition de l'ensemble, c'était bien là justement tout le charme de cette œuvre, profondément véridique dans tous ses détails qui produisit sur son lecteur comme un envoûtement... Et c'était bien de cela que je me sentais tout à coup libéré.

La haine et l'amour sont proches l'un de l'autre. Lorsque j'appris qu'Henri Fauconnier — retenez ce nom — venait d'être élu chez les Goncourt, je sentis que cette fois, et depuis bien longtemps, ils avaient fait une découverte.

Et cela, parce que, justement, il n'est ni littérateur, ni écrivain. Parce que le « métier » ne l'a point encore gâché. Parce que, planteur, il écrit en observateur qui rapporte avec simplicité la vie autour de lui offerte, et qu'en penseur, il en dégage des suggestions du plus vif intérêt.

Le soldat qu'il fut, et le planteur qu'il est amalgamé en lui l'amertume et le rêve, une âme d'Européen et une âme de colon, et font de son livre la proie toute neuve à l'affût de laquelle se tient toujours — avec parfois moins de bonheur — le jury de l'Académie Goncourt.

Liane BERGER.

L'ACCIDENT

Nouvelle inédite de René Meurant

Comme le train de Bruxelles siffle pour demander qu'on lui ouvre la gare, Mélie pique un dernier point à la machine et, repoussant sa chaise d'un coup de jarret, se lève. Il est l'heure pour le souper de son homme. En sifflant un air de valse (le n° 4 du cahier de Félix) elle recouvre la table d'une nappe, dispose les couverts : les deux assiettes face à face, comme mari et femme.

Félix aime se laver dès qu'il rentre. Aussi Mélie va hâler à la citerne un seau d'eau fraîche. Elle le hisse sur l'évier, le flaque de la « savonnette » et de l'essuie-main.

Un coup d'œil au miroir. Deux mèches rebelles rentrent dans le rang. Et la bière qu'elle oublie! En courant (la cave est si sombre et Mélie est si femme) elle va quérir la bouteille de blonde qui, tantôt, fera sourire Félix.

Six heures moins cinq au réveil. L'homme peut arriver, tout est prêt, constate-t-elle satisfaite.

Et pour s'amuser les narines, elle soulève le couvercle de la casserole qui ronronne sur l'étuve. Une bonne odeur de purée au lard monte, à califourchon sur un nuage de vapeur blanche.

Mélie soupire d'aise :
— Le grand goût de Félix.

Un bruit heurte à la porte de la rue.

La jeune femme se détourne, prête à l'accueillir. Mais rien ne vient. Etonnée, elle va ouvrir : trois gamins jouent à la balle qui s'enfuient quand ils l'ont vue.

— Sales gamins, menace-t-elle, le poing tendu vers leurs criailles.

Puis, elle regarde du côté de la chapelle. Un cycliste apparaît juché sur la crête de la route. Le voilà. Non, c'est le maréchal qui passe et crie : « Salve, Mélie! On l'attend? »

— Oui, maréchal.

Mélie est malcontente. « L'homme devrait être ici », ont l'air de dire les autres maisons de la rue. Pour se donner une contenance, elle regagne sa cuisine, repousse un peu sur la buse du poêle le souper maintenant cuit à point.

Sa machine arrêtée lui fait signe : l'ouvrage attend, et Mélie reprend l'ourlet

commencé. Mais le bruit de la mécanique l'énerve. Elle se sent tellement loin de cette couture, toute son attention est collée comme une oreille à la porte.

L'ourlet raté, elle l'abandonne à son triste sort pour s'aller asseoir, bêtement, devant la fenêtre.

Il est six heures dix, Félix n'est jamais rentré après six heures depuis un an qu'ils sont mariés.

Sur la tablette, le journal de la veille traîne, la jeune femme l'ouvre par désœuvrement. Un accident accroche son attention, puis un autre. Elle prend peur, la replie la maudite gazette qui lui brûle les doigts.

— Félix est si franc à vélo, geint Mélie.

— Il lui est arrivé quelque chose, suggère le journal.

Et pour le faire taire, elle va le cacher derrière la glace de la cheminée.

Au disque tétu du réveil, l'aiguille avance par bonds tant elle va vite. Six heures vingt déjà. Dix fois, Mélie trotte de la cuisine au trottoir. Lasse, elle se rassied. En elle-même, elle accumule les reproches que tantôt, quand il entrera, elle lui jettera au nez. Mais le tic-tac du réveil compte les chances que l'absent a de ne pas rentrer. Mélie nage entre deux eaux : la colère et l'angoisse.

— S'il revient, je serai si contente que je ne dirai rien, présage-t-elle.

Fréquemment, elle se retourne, avec crainte, comme une petite fille mise en enlente et qui trouve le temps long. Et l'heure avance, rapide à faire peur.

— Je ne regarderai plus, se promet-elle. Puis, sans le vouloir, elle calcule :

— Le train de Tournai n'est pas encore passé, il part à 7 heures moins dix.

Ironique, le coucou de la voisine répond :

— Coucou, il est 7 heures.

— Patriaque, fait Mélie.

Mais un roulement sourd court derrière les arbres du jardin. Au réveil : 7 heures. Le coucou, le train, le réveil, Mélie, se disent :

— Il est arrivé quelque chose à Félix.

Et les minutes se nouent aux minutes pour tisser une nouvelle heure. Et cette

heure monte vers la nuit, irraisonnable-

ment rapide comme le mercure du thermomètre placé à l'aisselle d'un fiévreux.

Mélie s'est accoudée sur ses genoux. Elle ne discute plus. Elle accepte passivement la catastrophe :

— Il est arrivé quelque chose à Félix.

Quand le coucou, impartial, crie roguement qu'il est huit heures, elle sanglote, le nez sur l'appui de la fenêtre.

Dans la rue une rumeur grave s'enfle, soutenue par un roulement de roues. Avec un grincement pareil à un cri, le roulement s'arrête devant la maison.

— Ça y est. On me le ramène.

Elle se dresse, malgré la charge d'angoisse qui lui pèse sur l'échine. Chancelante, elle gagne le couloir, la porte, ouvre. Un grogne stagne devant elle. En son centre, une brouette et dans la brouette un corps.

— Mon homme!

Mélie s'est jetée sur son Félix. Mais une âcre odeur de bière fermentée lui saute au visage, le menton du soulard est gras de bave épaisse. Elle sait déchiffrer maintenant le secret des faces penaudes : c'est une folle envie de rire refrenée qui les a durcies.

Faisant claquer ses sabots, elle bat en retraite.

— Le cochon! Montez-le coucher vous-mêmes, tas de buveurs! Pour moi, il est bon là.

Roulant une langue pâteuse et indocile, Ziré tente d'expliquer :

— Ce n'est pas nous, l'enfant... et il s'embarasse dans un hoquet.

— Allez au diable! hurle l'enfant, et lui aussi!

Maintenant, la jeune femme est à nouveau, seule, en sa cuisine. A pas trainards, les copains transportent le corps lâche de l'homme ivre. Ils le traînent avec peine par l'escalier étroit et les jurons marquent leurs efforts. Le plancher geint sous les souliers cloutés. Un coup sourd ébranle le plafond.

— Le cochon est sur le lit, siffle Mélie.

Et devant la table où les assiettes sont face à face, comme mari et femme, elle se remet à pleurer.

René MEURANT.



Les crimes passionnels sont ceux qui, tout naturellement, s'imposent à l'attention des analystes du cœur humain. C'est ainsi que François Mauriac a été amené à refaire — si je puis m'exprimer ainsi — pour les *Nouvelles Littéraires*, le procès de l'affaire Favre-Bulle qui s'est déroulé récemment devant les Assises de la Seine. Ce qui a frappé le plus Mauriac c'est qu'au regard des tribunaux, l'accusée ne comptait pas. Ce phénomène semble l'avoir profondément ému. Il s'est demandé pourquoi la Cour, — si prompt à dévoiler les turpitudes, — s'étant trouvée en présence d'une femme ayant à son actif vingt ans de vie conjugale irréprochable, ait passé sous silence les péripéties de la lutte effroyable qui se livra dans la conscience de cette femme avant qu'elle en arrivât au crime. Car, enfin, on ne tue pas froidement, à moins d'être amoral jusqu'à la monstruosité et alors tout jugement est inutile... Mauriac s'est élevé contre la dureté des juges et la faiblesse du défenseur. Quel admirable plaidoyer il eut fait s'il avait été chargé de défendre Mme Favre-Bulle! Le ton passionné de sa chronique nous en donne un avant-goût.

M. Pierre Deboushtay, dans la *Vie Wallonne*, étudie brièvement la révélation Antoiniste, en tant qu'un événement social originaire de la Wallonie. Antoine-le-Guérisseur n'est pas tout à fait un inconnu pour nous. Ouvrier métallurgiste, il s'était passionné de bonne heure pour le spiritisme et avait épousé les théories morales d'Allan Kardec. Cependant, il ne tarda pas à fonder le « Nouveau Spiritualisme » qui s'assigne comme fin principale le soulagement moral et physique de l'humanité. Antoine oppose la conscience, seule réelle et parcelle du divin, à l'intelligence, source de tous nos maux. Il enseigne notamment que Dieu est tout amour et que l'âme imparfaite reste incarnée jusqu'à ce qu'elle ait surmonté son imperfection. Evidemment, les sceptiques ont beau jeu! Il n'en est pas moins vrai que l'Antoinisme est un culte vivant et prospère. Par ses visées universalistes, il mérite l'attention et commande le respect. Qui donc entreprendra d'écrire l'histoire de l'Antoinisme en Belgique?

On parle généralement fort mal des femmes ou de la femme. La femme est-elle vraiment cet être astucieux, cruel, désolant que d'aucuns se sont plus à nous montrer? Il en est certes de semblables; il en est d'autres aussi. Une distinction reste à faire entre la jeune fille, l'épouse, l'amante, la mère, la vieille fille et la fille tout court. Laquelle plaçons-nous au pinacle? Pierre Louys disait : « Il y a les

femmes qu'on aime et celles qu'on n'aime pas; entre ces deux catégories, il y a une infinité de femmes charmantes, mais nous ne les voyons pas... Tribord a jugé la femme d'un point de vue négatif, si j'ose dire, en fonction de l'humour, de l'expérience sexuelle et de la poésie. Sa tentative est curieuse et vaut qu'on s'y attarde. Si les proses insérées ne sont pas toujours suggestives, les poèmes sont presque tous de qualité. Et ceci compense cela.

Louis Piérard, dans les *Cahiers Bleus*, trace, sous le titre « Cent ans d'indépendance belge », un vaste panorama de l'activité politique, sociale et intellectuelle en Belgique depuis 1830. Louis Piérard, on le sait, est un de nos rares politiciens qui se passionnent pour la chose littéraire. Que n'avons-nous, en ces temps difficiles, quelques parlementaires de ce genre!

Les *Débats*, journal de la tribune libre de Gand est, en quelque sorte, une réplique du *Rouge et Noir*. Les *Débats*, dirigés par José Vial, sont comme le miroir de la vie intellectuelle gantoise. On y trouve régulièrement de bonne chroniques touchant le théâtre, les disques, le cinéma et aussi d'excellents articles de critique littéraire.

La *Revue Mondiale*, sous la signature de M. Charenso, fait l'histoire de l'affaire Dreyfus qui, un moment, absorba les forces vives de la France. Ce fut Zola qui, dans sa lettre de l'*Aurore*, provoqua la révision du procès par ce cri désormais fameux : « J'accuse! » Clémenceau était à ses côtés. La bataille fut d'une acuité prodigieuse, mais finalement la lumière se fit. On sait le reste... Les pages par lesquelles M. Charenso ressuscite le plus grand procès de tous les temps, sont pleines de mouvement et d'intérêt.

La *Terre wallonne* publie une étude copieuse et documentée de M. Henri Pauwels sur le syndicalisme chrétien en Belgique, lequel grouperait aujourd'hui pas moins de 200.000 adhérents. On n'ignore pas que, sur le terrain social, la lutte entre le socialisme et le catholicisme est extrêmement serrée, lutte dont il faut bien conclure que l'Eglise est vigilante et que le sens des réalités ne lui échappe pas.

G.-M. Rodrigue parle avec ferveur et presque avec émotion, dans le *Thyrse* du 1^{er} décembre, des documents et objets réunis en vue de la Centennale des Lettres belges d'expression française, tout en déplorant le peu de publicité que l'on a fait autour de cette entreprise.

Outre d'excellentes pages de Léon Chenoy, critique clairvoyant et compréhensif, la *Revue Sincère* publie de fileuses « Confabulations chez les chiens » où M. Lucien Delecourt-Frédéric, polémiste au petit pied, part en guerre, un peu à la façon de Don Quichotte, contre les théories pacifistes de M. Elie Baussart et la jorbardise des catholiques sermonnés par lui.

Louis WENNEKERS.



1^{er} JANVIER. — Trois-cent-soixante-et-onzième anniversaire de la mort de Joachim du Bellay (1525-1560), l'un des poètes de la *Pléiade*. Il publia le programme de la nouvelle école sous forme d'un remarquable ouvrage intitulé *Défense et Illustration de la langue française*. Ses principaux recueils de poèmes sont : *Vers lyriques*, *Antiquités de Rome*, *Regrets* et *Jeux rustiques*. On lui doit également une suite de sonnets amoureux dont le titre, *Olive*, n'est autre que l'anagramme du nom d'une maîtresse platonique, Mlle de Viole.

2 JANVIER. — Quarante-sixième anniversaire de la mort du journaliste et écrivain français Edmond About (1828-1885), auteur de romans qui eurent leur heure de célébrité tels que *L'homme à l'oreille cassée*, *Le nez d'un notaire*, *Le roman d'un brave homme*, etc. A une époque où il est abondamment question de grattage et de restauration de tableaux, il n'est peut-être pas inopportun de rappeler ces quelques lignes d'Edmond About : « Tout conservateur convaincu d'avoir gratté un tableau sera gratifié à son tour. L'opération aura lieu dans les formes ordinaires. Le patient, tiré de son cadre, sera étendu sur le parquet; on commencera par lui arracher sa perruque, ses fausses dents, son oeil de verre et l'on effacera ainsi la trace des restaurations antérieures. On s'occupera ensuite d'enlever les cheveux blancs, de faire disparaître les rides, de ratisser les écailles de la peau. Défense absolue d'interrompre le travail avant que le patient soit redevenu ce qu'il était dans l'atelier de sa mère. »

3 JANVIER. — Soixante-quatrième anniversaire de la mort du romancier français Eugène Sue (1804-1857), auteur de nombreux romans, d'une imagination prodigieuse, entre autres *Les mystères de Paris*, *Plick et Plock* et *Le juif errant*. Les *Mystères de Paris* — qui parurent pour la première fois en feuilleton dans les *Débats* (et furent ensuite reproduits dans l'*Indépendant*, de Bruxelles) — suscitèrent une intense curiosité.

Cinquante-sixième anniversaire de la mort du lexicographe et grammairien français Pierre Larousse (1817-1875), fondateur du *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*.

4 JANVIER. — Cent-cinquante-neuvième anniversaire de la naissance, à Paris, du parfait helléniste et pamphlétaire français Paul-Louis Courier (1772-1825). On lui doit entre autres une excellente édition de *Daphnis et Chloé* ainsi qu'un *Pamphlet des Pamphlets*, son chef-d'œuvre en matière politique. Paul-Louis Courier mourut assassiné par son garde-chasse. Sa devise était « Peu de matière et beaucoup d'art. »

7 JANVIER. — Deux-cent-seizième anniversaire de la mort de Fénelon (1651-1715), dont le *Télémaque* est farci de critiques indirectes au gouvernement de Louis XIV.

Cinquième anniversaire de la mort, à Paris, du compositeur français Paladilhe (1844-1926). En 1860, Paladilhe, qui avait alors seize ans, attendait anxieusement dans le vestibule de l'Académie des Beaux-Arts les décisions du jury, lorsque parut Berlioz. En l'apercevant, le futur auteur de la *Messe de saint François d'Assise* se précipita vers l'auteur des *Troyens* avec un tel élan qu'il faillit le renverser. Après s'être excusé de sa maladresse, le jeune homme demanda à Berlioz s'il connaissait le titulaire du prix de Rome.

— Ce n'est certainement pas vous, polisson, répondit Berlioz d'un ton féroce, tout en remettant son chapeau en équilibre. C'est Paladilhe.

— Paladilhe?... mais Paladilhe, c'est moi!

— Vraiment, s'écria le maître, qui reprit sa belle humeur. Embrasse-moi alors, car, tu sais, tu as beaucoup de talent.

Albert BOUCKAERT.

CIRQUE

Comme chaque année, le Cirque Royal abrite dans ses sous-sols, les chevaux aux noms exotiques, les éléphants surjets à la bronchite, les poneys et les palefreniers qui débilitent du sucre en tout petits morceaux.

Comme chaque année, pendant les entr'actes, le public circule dans les couloirs, avec l'illusion de pénétrer des mystères, avec le plaisir de cotoyer l'acrobate fardée, dont le peignoir laisse dépasser des scintilles de paillettes...

Cette fois le programme se déroule sous le signe très traditionnel du « Cheval de cirque! » Les frères Caroli, la troupe Konyot, Mademoiselle Lydia de Walterstein et l'extraordinaire Roberto de Vascanellos, en présentent des spécimens, différents par des exercices d'une semblable perfection technique.

Chevaux de cirque...

Les panaches des Orlov, présentés en liberté, évoquent des cavaleries; les bandes blanches serrées à la cheville du pur-sang de haute école, attestent des soins vigilants, les risques de fracture et une élégance en voie de perdition. Et voici pour l'écurière à panneau le dernier perchero gris pommelé, jadis attelé aux voitures de livraison de la « Belle Jardinière ».

Et voici pour les frères Caroli, as de la voltige, trois chevaux paisibles et subtils, qui conjuguent leurs galops et arrivent à se suivre à des intervalles à ce point constamment identiques, qu'ils permettent à l'un des écuycers, ce saut périlleux de monture à monture, unique et déconcertant.

Quant à la troupe Konyot, le sketch plus ou moins Russie d'avant-guerre, qu'elle nous détaille en fin de la première partie, s'apparente aux pantomimes du cirque ancien, au cours desquelles une famille entière se précipitait dans l'eau, ou bien un dromptier lançait au secours de la jeune Arabe, des escouades de lions et de panthères dressées...

Mademoiselle Lydia de Walterstein, jeune écuyère allemande, ultime amazone à tricolore blanc, évoque et incarne une tradition finissante. Les collégiens d'aujourd'hui préfèrent Amy Johnson et son raid vers l'Australie.

Cette « haute école », classique, élégante et pomponnée, ressortit à l'époque d'avant la « Fleur au fusil », celle où M. Fallières, descendant de sa daumont à l'hippodrome de Longchamp, présentait l'attaché militaire allemand, von Winterfeld au roi Albert, nanti d'un bicorne à plumes.

Antonin venait de découvrir Grock parmi les augustes du charivari au cirque Pinder à Barcelone... Pechicol, avant de devenir chanteur de genre pour Bobino, venait, au Vél d'Hiv' bruxellois, remporter le grand prix d'ouverture, arborant un maillot de soie olive et obtenant, auprès des sept ou huit dames, égarées dans l'assistance, un triomphe de galanterie analogue, toute révérence gardée, à celui que remporte, maintenant le portugais Roberto de Vascanellos, écuyer éblouissant que je vous conseille impérieusement d'aller voir, s'il en est temps encore...

Combien plus proche de nous Vascanellos et sa présentation vivante, cinématographique...

Cet homme évoque, en effet, Rudolph Valentino dont encore aujourd'hui les admiratrices éparses, en sectes mystérieuses, font dire des messes du bout de l'an, et collectionnent ces magazines de cinéma de 1921, où l'on voit Gloria Swanson dotée d'un chignon, et Charlie Chaplin recevant les palmes académiques.

Vascanellos nous fait pardonner un numéro de haute école en 1930 parce qu'il le traite à la manière de Tom Mix.

Son cheval travaille ses pas, non plus comme une ballerine à la Zambelli, mais avec la virtuosité sèche des danseuses américaines, dites classiques, que de récents films, sonores et colorés, permettent d'entrevoir de très loin.

Vascanellos adopte le costume espagnol, sacrifiant ainsi à cette mode de l'hispanisme à laquelle nous devons les orchestres de tango, les livres de Montherlant, Carlos Gardel, les fados portugais et le triomphe de l'Uruguay dans les championnats du monde de football.

Réunis au même programme, Lydia de Walterstein et Vascanellos offrent un contraste vraiment miraculeux. Mais ils satisfont, l'une et l'autre, tous les publics parce que leur conscience professionnelle jette l'oubli sur l'archaïsme ou sur l'audace, et c'est ainsi que l'amateur de spectacles contemporains comme le vieil habitué qui connaît M. Molier en sa jeunesse, communié dans l'applaudissement.

Jean THEVENET.

1930

Nous publierons, dans notre prochain numéro, une table complète des auteurs, critiques, journalistes, etc. ayant collaboré au Rouge et Noir, pendant l'année 1930.

Nous avons pensé que cette initiative serait agréée avec plaisir par nos lecteurs, lesquels pourront ainsi consulter plus aisément la collection de ce journal, document précieux sur le mouvement littéraire en Belgique contemporaine.

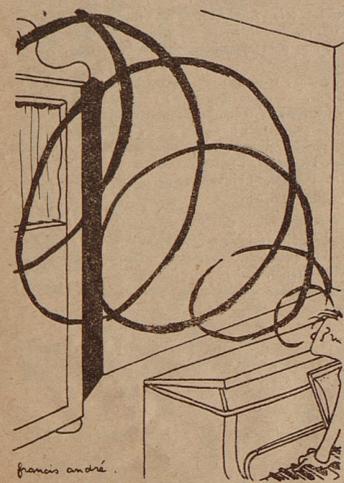
Franz Hellens

L'ARMOIRE

Nouvelle inédite

L'étude du matin était divisée en quarts d'heure par l'horloge de la cour, dont j'attendais avec impatience le marteau énergique. Quelques privilégiés se partageaient les morceaux; à chaque sonnerie, l'étude s'allégeait de cinq ou six élèves, dont on entendait bientôt les ébats: gammes et fantaisies au piano, au violon. L'été, toutes fenêtres ouvertes, la musique bouillonnait, elle semblait la réplique fleurie du charivari des récréations. L'hiver, elle arrivait du fond des solitudes; il fallait parfois la chercher. Penché sur la page blanche de mon cahier, je l'attendais pour commencer mon devoir et j'avancais avec elle, ma plume imitant les gammes et les triolets, parfois le mouvement d'une valse lointaine et qui conduisait beaucoup plus loin encore.

Mon tour venait le mardi et le jeudi. Dès le premier coup de marteau, je soulevais le couvercle de mon pupitre, entassais



francis andré

J'allai me rasseoir au piano et regardai l'armoire...

pêle-mêle mes cahiers et mes livres et sortais sur la pointe des pieds; j'appréciais assez l'avantage qui m'était accordé pour redouter sa perte, et il me semblait que le surveillant me l'eût retiré si je m'étais permis de manifester ouvertement ma satisfaction.

La porte de la salle d'étude refermée, j'entrais de plain-pied dans une sorte de bonheur: traverser la cour livrée aux moineaux, enfilez les couloirs, m'arrêter aux portes vitrées pour regarder l'intérieur des parloirs, déformé par les vitres canelées; et qu'un élève, un professeur ou un domestique vint à passer, le dévisager sans sourcilier comme quelqu'un qui sait où il va et qu'aucune barrière ne peut arrêter. Je finissais par prendre un escalier, comme l'oiseau son vol, car la pièce où j'allais répéter ma leçon de piano était située bien haut, comme tous mes désirs.

En traversant le couloir qui menait à l'escalier, j'entendais parmi les pianos et les violons un bruit de vaisselle et de couverts entrechoqués, qui venait du réfectoire devant lequel j'étais obligé de passer; c'était l'heure où les domestiques préparaient les tables pour le repas de midi.

Ce jour-là, l'escalier se présentait comme un port. Dès les premières marches, j'éprouvai un appétit si énorme de musique, que je m'élançai quatre à quatre et courus jusqu'à la pièce où le piano m'était toujours abondamment servi. Le couvercle soulevé, j'abattis les doigts sur les touches sans prendre même le temps de m'asseoir. Le piano me souriait de toutes ses dents blanches et noires et m'envoyait ses notes sonores par trois, quatre, cinq et dix, autant qu'il me plaisait d'en commander, à la suite ou par accords; les pieds aux pédales, je les prenais en maître, les retenant dans une profonde voilée ou les expédiant à tous les vents.

Lorsque je me fus assis, je suivis d'abord d'assez près sur le cahier les dessins d'un exercice qui se développait selon les règles des variations; mais bientôt, comme il arrivait presque toujours, le chemin tout tracé me lassa et je partis au hasard d'une course où mes pieds embarrassés dans les pédales étaient moins rapides que mes doigts et ceux-ci moins souples que ma volonté. Au bout de cinq minutes, il me sembla pourtant que je venais de beaucoup travailler, car j'éprouvai soudain une si réelle fatigue, que je pivotai sur le tabouret et regardai par la fenêtre aux carreaux mats, comme pour y respirer. Je me rendais très bien compte du peu d'endurance dont je témoignais en m'arrêtant déjà, et me rappelai même une histoire qui me faisait rougir de honte lorsque mon père la répétait, bien qu'il n'y ajoutât point malice. Un jour, chez grand-mère, celle-ci me demanda ce que je souhaitais qu'on servit au déjeuner; c'était une habitude que chacun à son tour commandait un plat de son choix. Je choisis ce jour-là des croquettes au fromage, mais j'eus soin de déclarer à grand-mère que, pour ma part, j'étais décidé à en manger six au moins. Au repas,

les six croquettes dorées me furent servies sur un plat spécial. Je n'en pus avaler qu'une demie. Comme on se moquait de moi, je dis qu'on avait triché: elles étaient plus grosses que des croquettes ordinaires, et du reste, par malheur, justement aujourd'hui je n'avais pas faim du tout. Pour le prouver, je refusai d'accepter du dessert, bien que j'eusse grande envie d'en manger. Maintenant je regardai le piano des mêmes yeux que j'avais regardé les croquettes après en avoir mangé une demie: dégoûté de ce qui restait et honteux de ne pouvoir achever.

Les murs étaient nus, sauf celui de droite, qui supportait une haute et large armoire de bois blanc peint au broux de noix pour imiter le chêne, et qui n'était pas moins fermée que la fenêtre aux carreaux dépolis. J'avais beau froter un doigt mouillé sur la vitre, le verre me refusait sa transparence; de même l'armoire refusa de s'ouvrir lorsque je tirai sur la porte avec les ongles.

J'allai me rasseoir au piano et regardai l'armoire. La main droite posée sur les touches, je songeais à la sévérité des professeurs de musique: le mien, armé d'une petite règle aussi inflexible que le battent d'un métronome, me frappait sur les doigts et me faisait dix fois répéter chaque mesure de l'exercice. C'était ma faute. Ne pouvais-je apprendre ma leçon par cœur au lieu de regarder cette armoire?

Des pas dans le couloir me firent tout à coup songer au Père Maurice, le professeur de cinquième, qui était entré deux ou trois fois pendant mes répétitions. Celui-là me rendait le goût du piano. Je tournais les yeux vers le cahier, rien que pour échapper à son mouchoir rouge et aux questions qui pesaient dans son silence.

Par bonheur, aujourd'hui je ne jouais pas; il oublierait que c'était l'heure de la répétition et ne songerait pas à s'arrêter; je ne verrais pas sa grosse figure presque bleue, et ses grandes mains exagérées, je ne les sentirais pas toute brûlantes sur mes joues. Je restai immobile. Une ombre passa derrière la porte vitrée et disparut. Je me demandais s'il ne fallait pas fermer le piano et attendre que la demi-heure fût écoulée, quand l'ombre repassa en sens inverse, s'arrêta un moment, puis vint se coller à la vitre: j'aperçus le visage du Père Maurice. Il me fit peur. Je me sentais en défaut, puisque je ne jouais pas, et pourtant je savais que si le Père entrait, ce ne serait pas seulement pour m'écouter. L'espagnolette de la porte tourna lentement.

— Vous ne jouez pas?
Je crus qu'il allait se fâcher, mais surtout je fus surpris de sa grandeur et de sa grosseur, assombries par la soutane et qui me dominaient. Les autres fois, quand il était entré, la musique du piano m'avait soutenu. Un sourire découvrit ses dents noires. La frayeur me paralysa si fort que je ne songai pas à demander aide au piano.

— Hé! je ne viens pas vous gronder. Je ne savais pas que vous étiez là. Je venais pour l'armoire, continua le Père Maurice, après avoir tourné la tête en tous sens.

Persuadé qu'il allait tout de suite ouvrir l'armoire, je me sentis rassuré et me réjouis même qu'il fût entré. Cependant, il prit une chaise et vint s'asseoir à côté de moi. J'attendis impatiemment qu'il se levât.

— Aimes-tu la musique? me demanda-t-il.
Je répondis que je l'aimais, d'un signe de tête seulement et les yeux tournés vers l'armoire. J'avais peur de parler, car ses yeux et ses mains s'agitaient de mouvements inexplicables. En ce moment, les

mains jointes entre les genoux, dans le creux de la soutane, frottaient leurs pouces l'un contre l'autre. Il poursuivit après un assez long silence:

— Pas trop les exercices, n'est-ce pas? Bah! je comprends, on s'en fatigue. Moi aussi, j'aime la musique.

« S'il aime la musique, pensai-je, pourquoi ne me prie-t-il pas de jouer? »
Le Père Maurice regarda l'heure à sa montre.

— Du reste, dit-il, voilà assez joué. Reposez-vous.

Comment lui rappeler qu'il devait prendre quelque chose dans l'armoire? Il avait fini de se froter les pouces et me regardait; sa soutane élargie cachait ses gros souliers. Sous les cheveux bruns, épais et crépus, je vis son front couvert de sueur; ses gros yeux purent se gonfler encore et les rides s'ouvrirent du bas des narines jusqu'à la bouche. Il souriait tristement. C'était lui qui semblait fatigué. Il avança les mains vers moi:

— Repose-toi sur mes genoux.

J'obéis en hésitant. Sans doute le marteau de l'horloge allait-il bientôt sonner le retour à l'étude. Le Père Maurice me serra les épaules et m'embrassa.

— Sais-tu que tu es lourd?

Tout le monde s'embrasse, mais ce n'étaient pas les mêmes caresses que celles de mon père, surtout pas le même visage; sa barbe et ses moustaches étaient moins dures que cette peau mal rasée. Pourtant, je ne me plaignis pas d'être caressé ni de sentir la main du Père Maurice dans mes cheveux, songeant au Père Taragola qui giflait les élèves. Il est vrai qu'il ne me giflait plus jamais et qu'il m'offrait du vin blanc. Il était aussi toujours bien rasé. Mais il ne m'avait jamais pris sur ses genoux. Certes, l'abbé Maurice était plus doux, il ne devait jamais gifler personne ni frapper, comme le Père Pussemier, avec son bréviaire ou son trousseau de clefs. « Pourvu qu'il ne tire pas son mouchoir! » pensais-je tout à coup.

Comme je réfléchissais ainsi, je me sentis brusquement balancé et secoué de droite et de gauche; je fermai les yeux, croyant perdre l'équilibre. A ce moment, le Père Maurice m'embrassa violemment sur la bouche. D'un effort des bras et des jambes, je parvins à me dégager; il me semblait que je venais de recevoir un coup. Comme je me serais pendu en ce moment à la corde de la cloche pour annoncer au monde que l'étude était finie! Cette sonnerie eût annoncé en même temps la fin de toute ma captivité...

Le baiser avait griffé mes lèvres et y avait laissé un goût de tabac; je les essuyai du revers de ma manche, puis, le bras en défense, j'osai lever les yeux. Le Père Maurice courbait les épaules et penchait la tête en me regardant. Malgré mon dégoût, j'eus pitié de ses yeux rouges, des veines gonflées à ses tempes et de la triste bouche qui venait de m'embrasser. Je devais être vraiment très lourd, comme il me l'avait dit; j'avais dû lui causer beaucoup de mal.

S'il n'avait pas tiré son mouchoir, à ce moment, peut-être me serais-je approché de lui. De désespoir, j'eus envie de me jeter au piano. Mais soudain, comme si ce mouvement devait nous sauver tous les deux, je m'élançai vers l'armoire et demeurai devant, sans rien dire, les yeux ardemment fixés sur son secret. Le Père Maurice crut sans doute que je voulais lui dire: « Prenez vite ce que vous êtes venu chercher et laissez-moi à ma répétition. » Il parut si abattu que je doutai s'il lui était vraiment

possible d'ouvrir cette armoire. Je fis mine de vouloir l'ouvrir moi-même.

— Que veux-tu? me demanda-t-il.
Avouer mes curiosités m'était aussi difficile que de me confesser à l'église. Je baissai la tête.

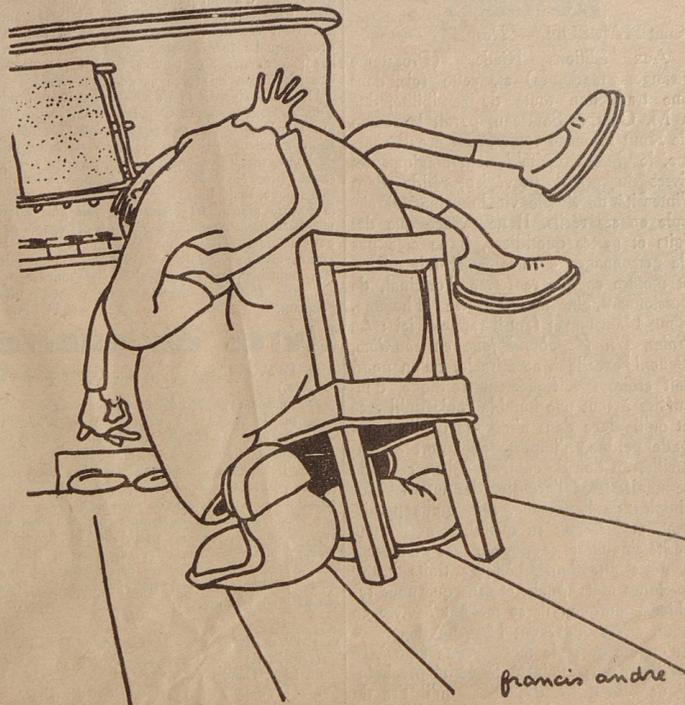
— Veux-tu savoir ce que contient cette armoire? Est-ce là?

— Oui, répondis-je en regardant les boucles de ses souliers.

— Tu es curieux. Mais pourquoi? Qu'est-ce que cela peut bien te faire, ce qu'il y a dans cette armoire? Dis-moi au moins pourquoi?

Honteux comme s'il m'avait surpris en flagrant délit de vol, je ne savais que ré-

Maurice devant ce meuble. Repris d'un réel appétit pour la musique, je courus au piano et empoignai un exercice; j'exécutai une progression d'accords, comme l'équilibriste qui, à chaque coup, ajoute à la difficulté. Au plus fort de mon travail, tandis que je tenais à pleines mains le lourd accord parfait à six dièses, le marteau de l'horloge sonna la fin de la répétition avec une décision qui me glaça. Mes doigts retombèrent sur le clavier et je regardai désespérément l'armoire. Quelques instants après, comme le Père Maurice ne revenait pas, j'allai ouvrir la porte. J'attendis vainement: le couloir vide semblait construit exprès pour allonger mon désenchantement



francis andré

A ce moment le père Maurice m'embrassa violemment sur la bouche

pondre. Mais sa figure parut tout à coup sortie d'un nuage:

— Alors, poursuivit-il en riant et me prenant doucement le bras, tu ne sais donc pas ce qu'il y a là-dedans? Tu ne le devines pas?

— Non! fis-je, redevenu gai comme après le pardon.

— C'est vrai, comment le saurais-tu, on ne l'ouvre pas si souvent, cette armoire!

Le Père Maurice hésita un moment, puis fouilla dans la poche de sa soutane, d'où il tira un trousseau de clefs, qu'il étala sous ses yeux avec l'air de chercher celle qui convenait. J'admirai la puissance que lui conférait une aussi grande quantité de clefs, songeant qu'aucun secret ne pouvait lui résister. Il finit par en choisir une et l'enfonça dans la serrure, mais la porte ne s'ouvrit pas; une autre était trop grosse, une troisième nageait dans le trou. Il en essaya encore deux ou trois, en se fâchant, secouant la serrure, poussant et tirant inutilement. Mes yeux tiraient et poussaient avec lui.

— La clef n'y est pas, dit-il. Comment ai-je pu l'oublier! Attends-moi, je vais revenir.

Heureux comme je l'étais, et impatient de voir ce que l'armoire contenait, je ne remarquai même pas l'embarras du Père

jusqu'à la salle d'étude où j'étais obligé maintenant de rentrer.

Le lendemain, pendant la récréation de quatre heures, le Père Maurice traversa la cour. Je m'élançai sur son chemin; il allait m'apercevoir, peut-être aurait-il le temps de me parler, bien qu'il marchât très vite. Il me vit, en effet, mais se contenta de me faire signe de la main; je n'osai m'approcher de lui, car il avait tiré son mouchoir rouge pour s'éponger le front.

Toute la répétition suivante, je l'attendis sans pouvoir coudre deux notes au piano, les yeux fixés sur l'armoire qu'il m'avait promis d'ouvrir. J'allai voir plusieurs fois à la porte, arpentai le couloir et me penchai à la rampe de l'escalier. Le Père Maurice ne parut pas ce jour-là ni les jours qui suivirent.

J'avais repris mes exercices. J'éprouvai quelques fringales, mais traînai plus souvent les doigts sur le clavier, comme une herse sur une terre durcie. Les touches noires raboteuses figuraient l'ennui. De temps en temps, une ombre glissait derrière la porte vitrée.

L'armoire me tourmentait toujours; les hauts battants de sa porte, parfois, semblaient vouloir céder sous la poussée d'un poids intérieur.

Un jour que j'attendais, quelque chose dans la chambre craqua; je me retournai brusquement, croyant que c'était l'armoire qui s'ouvrait.

Je pensai écrire au Père Maurice, mais réfléchis que s'il n'était pas revenu, c'était parce que l'armoire contenait un secret qu'il lui était défendu de révéler. Peu de temps après, je crus trouver la vraie solution de l'énigme: Le Père Maurice avait dû revenir l'autre jour, quelques instants après mon départ, avec la clef de l'armoire et avait pris dans celle-ci ce qu'il était venu chercher une demi-heure plus tôt.

Je m'étonnai de n'avoir pas trouvé tout de suite une explication aussi simple.

Ce ne fut que huit jours avant la distribution des prix que je connus enfin le secret qui me tourmentait. Le Préfet entra pendant ma leçon de piano. Tandis que je m'efforçais, sous l'œil du professeur, de marteler un exercice mal répété, j'entendis derrière moi un bruit de clefs et compris que le Préfet ouvrait l'armoire. Je ne pus m'empêcher de tourner la tête: au coup de règle appliqué sur mes doigts, je crus tomber d'une grande hauteur, toute la hauteur du ciel ouvert à deux battants, où je venais d'apercevoir, rangés sur des rayons, les dos de toutes couleurs d'une quantité innombrable de livres.

Je revis ceux-ci quelques jours après, empilés sur l'estrade de la salle des fêtes, et j'en reçus ma part, une douzaine au moins, des mains même du Père Maurice, qui me félicita en rougissant.

Franz HELLENS.

Village des carriers

A Jean TOUSSEUL

Les yeux étaient si clairs avant l'heure nocturne

Que nulle ombre n'osât encor s'appesantir

Sur le village bleu des carriers taciturnes

Où l'on savait le temps de vivre et de mourir.

C'était peut-être alors le décret du mystère;

Mais comme des flocons volants de peupliers,

Les ailes du ciel gris se posaient sur la terre

Où les coteaux offraient des parfums d'églantiers.

Eclair de joie, oubli des peines... Transparence...

Le fin brouillard d'argent, augure des beaux jours,

Montait sur la prairie et berçait l'ignorance

Des patryres gens nourris de leurs simples amours.

Et le ciel eut soudain sa plus grande clartière,

Tandis que s'annonçait l'Etoile du Berger,

Pour que l'homme sentit quelle grâce plénière

Pouvait gagner le cœur sous les fleurs d'un verger.

Le miracle dura jusqu'à l'heure des lampes

Qui groupa les maisons comme un calme troupeau.

Et la vie était là, rude et naïve estampe,

Rouge sur noir, sang de veilleur et frisson d'eau...

Le passant s'arrêta sur le bord des carrières

Comme s'il délaissait le foyer d'un ami.

Et dominant alors le val et ses lumières,

Il salua, front nu, le village endormi...

Paul VANDERBORGHT

Les livres et la critique

librairie
bouquinerie
dieu

— littérature générale — socio-
logie — arts — économie
politique — religion — philo-
sophie — revues — publications

17, rue montagne de la cour
bruxelles (mont des arts)
téléphone 12 36 49

Romans

Knut HAMSUN, — Rosa.

Aux éditions Rieder (Prosateurs étrangers modernes) et, cette fois, dans une traduction toute de sensibilité, due à M. Georges Sautreau, paraît le roman de Knut Hamsun : *Rosa*. Le grand charme, le charme véritablement magique des livres du grand norvégien, réside dans l'intensité de simple vie humaine qui circule en ses récits. Il ne retrace que des faits et gestes quotidiens, il ne crée pas de personnages « rares ». Il fait mieux, et montre ce que renferme d'original, de passionnant, la moindre vie d'homme. Knut Hamsun, et faut-il rappeler ici : *La Faim*, *Un Vagabond joue en sourdine*, *Benoni*, excelle à ce miracle, qu'on pourrait croire spécifiquement nordique, d'insuffler à tout une humble foule qu'il crée et qu'il place dans n'importe quelle bourgade perdue, n'importe quel port ensommeillé, un don de captiver qui ne cesse de se manifester, à l'occasion des actes les plus simples de l'existence. Dès qu'ils paraissent, et présentés en quelques mots d'une vérité singulière, ses personnages s'imposent à notre attention. Quelques traits justes, quelques mots usuels, et sans que nous sachions pourquoi, ils se mettent à vivre en nous. C'est que Knut Hamsun donne — qu'on me passe le mot — une âme à ce qu'il dépeint, atteint à la vérité psychologique essentielle des êtres qu'il tire du néant. Vérité psychologique essentielle, oui, mais non élémentaire. Les analyses de Knut Hamsun sont brèves, réduites à l'indispensable. Mais combien la moindre phrase, l'attitude la plus naturelle de ces êtres, sont significatives, et nous renseignent sur les détours et les secrets de leur vie intérieure. Car, et c'est ici que la pénétration d'un esprit comme celui de Knut Hamsun devient évidente, il nous fait comprendre qu'en des hommes et des femmes qu'on croirait loin de toute complication, s'agitent les sentiments les plus mystérieux, les pensées les plus angoissantes.

Révéler, en leur vie morale complète, Rosa, Edvarda, Mack, Hartvigsen, ou l'étudiant Pareluis, est une tâche aussi ardue que celle de définir les « héros » des romans les plus exceptionnels. Aussi, est-ce en cela, en ce don de rendre sensible les mouvements cachés de natures en apparence frustes, banales, que se manifeste la valeur « humaine » d'œuvres comme celle-ci.

Léon CHENOY.

Travaux de Dactylographie
en toutes langues, par per-
sonne lettrée. Prix modérés.
S'adresser A.T., rue Jordaens
14, Anvers.

CHAQUE SAMEDI
à 2 heures précises

grande vente publique par huisser de mobiliers de tous genres, riches et beaux, salles à manger, chambres à coucher, salon velours et clubs, fumoirs, installations de bureau, pianos, pianolas, phonos, meubles dépareillés, armoires, bibliothèques, meubles anciens, tapis de Tournay, persans, chinois, vases, potiches, porcelaines Chine, Japon, Sèvres, Delft, colonnes marbre, services à dîner et à déjeuner Limoges et autres, cristaux, argenterie, bijoux, tableaux, etc.

Hôtel des Ventes Elisabeth
324, rue Royale (Arrêt Eglise Sainte-Marie)
BRUXELLES

Georges DELIZÉE. — *Les Montreurs d'ours*. (Editions de Belgique, Bruxelles.)

M. Delizée a écrit une farce wallonne, dans une langue savoureuse. Les *Montreurs d'ours* sont des bardes ou, plutôt, des ratés, menant à Dinant, après l'avoir vécue à Paris, une insouciant vie de bohème, aux dépens d'une brave grand-mère. M. Delizée a très bien mis en relief la figure pittoresque, bouffonne, poétique de Bébert Masvieu, « barde populaire wallon », bon buveur, tripoteur, imprésario, intendant, coquâtre, duelliste, imposteur, ridicule et vagabond, et l'on ne peut que prendre plaisir à lire ce récit alertement conduit. R. R.

× × ×

Marguerite DUTERME. — *Les Egarés*. (Ed. de la Librairie théâtrale, rue de Marivaux, Paris.)

Les héros de Mme Duterme ont toujours quelque chose de choquant, parce qu'elle les prend dans une humanité un peu dégradée, bien en-dessous d'une amoralité normale. Tous ces êtres avilis sont d'autant plus pitoyables qu'un sentiment très réel de noblesse intellectuelle les anime. Bien entendu, ces contrastes et la sincérité avec laquelle les caractères sont conçus contribuent à donner aux œuvres de Mme Duterme une impression de force et de triste vérité.

Dans les *Egarés*, le rideau tombe sur un suicide. A notre époque? Oui, l'écrivain Radcliffe, qui a pris sous sa protection le jeune Claude, a abusé moralement de cet adolescent. Claude, pris de honte, met fin à une existence qu'on a si basement préparée à la vie. Ce n'est plus le suicide romantique, mais bien, si je puis sans m'exprimer, le suicide giclien. Et certes, l'a fait plus d'une victime à notre époque. Après tout, ces égarés pris dans la réalité par Mme Duterme — dont la grande qualité est de ne pas s'attarder à de subtiles ratiocinations, dites analyses — sont encore des êtres fors. Le drame en est d'autant plus poignant. R. R.

Livres de guerre

Max DEAUVILLE. — *Jonas*. (Renaissance du Livre.)

Au moment où Erick Remarque annonce un livre sur le retour du soldat dans ses foyers, il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il existe chez nous un livre semblable, tout rempli des désillusions ironiques qui attendaient les héros dans leur propre pays. Ce livre conte l'histoire de la réadaptation de Jonas à la vie de tous les jours, au milieu d'une population agrie, prompt à l'oubli de tout ce qui n'est pas ses propres ennemis. Ce livre donne une idée exacte de ce que furent les années d'après guerre pour les démobilisés, une fois qu'ils eurent déposé leur fusil au râtelier et leur panache au vestiaire. X.

× × ×

Guy D'ALBIGNY. — *La Sanglante Parenthèse*. (Imprimerie « Les Invalides Réunis », 25, rue du Lion, Gand.)

M. D'Albigny s'est efforcé de déterminer à quels sentiments obéit un officier, auquel incomber des responsabilités, et fait, comme ses soldats, de faiblesses et de doutes. En outre, une intrigue amoureuse a permis à l'auteur de développer quelques caractères qui restent hésitants entre l'amour, l'amitié, la jalousie.

On peut s'étonner de voir l'aventure tragique de la guerre ainsi qualifiée de « parenthèse ». R. R.

Divers

Israël ZANGWILL. — *Nouvelles Comédies du Ghetto*. (Ed. Rieder, Paris.)

La collection « Judaïsme », lancée par les éditions Rieder, de Paris, compte — aux points de vue historique, religieux, philosophique ou littéraire — bien des ouvrages de premier plan, et dont la parution en librairie comble certes une lacune.

Voici, dans la série *Œuvres*, un livre de Zangwill. L'écrivain est connu. Et c'est se faire tout de suite comprendre que de dire : les *Nouvelles comédies du Ghetto* sont du très bon, peut-être du meilleur Zangwill. On l'y trouve tout entier. C'est quelque chose de très spécial que la superposition d'une sorte d'humour anglais et de plaisanterie juive. Rien n'est plus efficace, plus précis, plus définitif, lorsqu'il s'agit de caractériser les défauts et les vertus d'une race que ce don de caricaturer avec verve, mais aussi avec émotion. L'ironie de Zangwill est toujours d'une justesse profonde. Elle n'est pas cruelle, ni amère. D'autre part, on peut dire qu'elle est d'une force expressive très rare. Les travers de la race juive — je signale en passant qu'il n'est question ici que d'histoires se passant en Pologne ou Russie, c'est-à-dire sur un sol où le Juif a toujours dû s'effacer, se courber — les travers de la race juive donc, sont mis en scène avec une clairvoyance apitoyée, une richesse d'observation remarquable. Les intermèdes grotesques ou tragiques ne manquent pas. Et il y a ici des « mots » qui mériteraient une place dans ces recueils d'histoires juives, dont ceux qui en font l'objet se délectent les

premiers. Il faut lire, par exemple, sous ce rapport, *Lutte Amoureuse* ou *Pieux Hyménées*. Si l'on veut une sobre et révélatrice étude psychologique, on prendra *Les Salariés*. Plus émouvantes, à mi-chemin du drame, voici *Le Gobelet d'Elie* et l'extraordinaire *Samooborona* qui tient de l'épopée et de la farce.

Les qualités les plus typiques d'Israël Zangwill se rencontrent dans ce livre, dont Mme Marcel Girette donne une traduction très élégante en même temps que pleine de vie. Léon CHENOY.

Jean MARTET. — *La Mort du Tigre*. (Ed. Albin Michel, Paris.)

M. Jean Martet a noté, sous la forme de conversations, les aspects de la réaction populaire qui s'éleva à la nouvelle de la mort de Clémenceau. Le « Père la Victoire » entre ainsi dans la légende, et journalistes, parlementaires, ouvriers, bourgeois, religieux, gens d'épée, Américains, Allemands, détracteurs ou admirateurs, parlent autour de son ombre. M. Jean Martet a voulu le montrer « dans sa grandeur tout autant par les critiques qui ont eu la prétention de l'accabler, par l'ingratitude, l'incompréhension qui, toute sa vie, lui ont fait cortège, que par les admirations qui l'ont soutenu et exalté ». M. Martet a écrit, avec dévotion, un livre émouvant. R. R.

Courrier des Lettres et des Arts

Les Lettres

× Parlant, dans *l'Indépendance*, de la triste situation de nos lettres de langue française, M. Pierre Bourg fait remarquer que les éditeurs de la province française ont à Paris des dépôts, ce qui n'est pas le cas de nos éditeurs. Il ajoute que les institutions de Belgique qui décernent des prix littéraires ont trop peu de prestige : « Il faudrait, dit-il, que nos littérateurs illustres prennent une part beaucoup plus active à la vie littéraire belge », que des Maeterlinck viennent émettre leur suffrage dans l'attribution d'un prix littéraire. Excellente idée. Il faudrait aussi, dit M. Pierre Bourg, que les membres de l'Académie soient très sévères dans le choix de leurs collègues. Il faudrait que les auteurs belges exilés en France forment un groupe, comme l'Académie Goncourt, et décernent un prix au meilleur ouvrage paru pendant l'année en Belgique. Il faut que le Fonds national des Lettres, « qui doit devenir un grand corps intelligemment, solidement organisé », puisse créer une maison d'édition puissante. Mais, comme dit encore M. Pierre Bourg, les grandes maisons d'édition étrangères « sont propriétaires de journaux, de revues, et peuvent ainsi réduire considérablement les frais de l'impression et de la publicité », et en France « de grands journaux s'occupent exclusivement des Lettres ou leur réservent une large part dans leurs colonnes ». Oui, il y a beaucoup à faire.

× Il y a quelque chose de remarquable dans le cas de cette revue de jeunes qui tient contre vents et marées. On peut dire qu'elle s'est imposée puisqu'elle vient d'entrer dans sa troisième année. Quoi que nous pensions de son attitude agressive, de la position qu'elle a prise contre les jeunes écrivains sincèrement attentifs aux manifestations de l'esprit nouveau, nous ne pouvons que féliciter la *Revue Extraordinaire* de sa ténacité et de son succès. Le fait est assez extraordinaire pour qu'on en parle : une petite revue qui paraît régulièrement, le 15 de chaque mois, et qui, au seuil de sa troisième année, augmente son nombre de pages...

× Une extraordinaire confusion : Charles Baudelaire a deux sépultures et celle qu'on vénère n'est pas la vraie. Un collectionneur de *Comœdia* a découvert, au cimetière Montparnasse, la véritable tombe du poète. Depuis 1902, date à laquelle le dernier coup de ciseau a été donné au cénotaphe qui attend toujours les restes de Baudelaire, des circonstances de famille, paraît-il, ont toujours empêché le transfert du corps.

× La *Revue des Visages*, revue française fondée et dirigée par des « jeunes », se transforme. Elle ajoutera, à partir de janvier 1931, à sa présentation actuelle, des pages consacrées aux Lettres, aux Arts. Elle éditera des œuvres de jeunes écrivains. Rédaction : 4, rue Pommier, à Villeneuve-Saint-Georges (Seine-et-Oise).

× Pour la deuxième fois, le tribunal de Berlin a acquitté Georges Grosz, accusé d'avoir porté atteinte à la religion par trois dessins dont le plus connu est « Le Christ au masque à gaz ». Le ministère public interjette appel.

× Dans la *Revue Mosane*, que le mouvement des idées passionné et qui entre vaillamment dans sa troisième année, Georges Linze pose avec netteté le problème « Art nouveau et Art prolétarien ». Il reproche à *Monde* de vouloir régenter le lyrisme, qui « n'a pas que des revendications, des misères, des injustices ou des joies collectives à chanter, à dénoncer, à exalter ». L'art nouveau, dit Georges Linze, n'a rien à voir ni avec la bourgeoisie ni avec le prolétariat. Cet article vient à son heure et suscitera sans nul doute une polémique pleine d'intérêt.

× Cette impartialité de Georges Linze rencontre d'ailleurs le point de vue de quelques Belges qui ont répondu à une enquête de la *Grande Revue* sur le populisme. Neel Doff, « populiste par définition, n'adhère pourtant point au populisme » et dit : « Il me semble que le sujet n'a aucune importance en art, que l'art consiste dans la technique et la sensibilité de l'artiste. » Louis Dumont-Wilden : « Toutes les classes sont intéressantes à peindre : le tout est de le bien peindre. » Franz Hellens : « Il est à souhaiter que les romanciers se tournent de préférence vers le peuple, le vrai peuple, parce que l'élément populaire est d'une richesse inépuisable pour l'écrivain comme pour l'artiste. Mais les hautes classes ne présentent pas moins d'intérêt, si on les considère du point de vue du présent et dans l'équilibre instable où elles se trouvent à notre époque. » Pierre Daye : « Si les promoteurs de la nouvelle Ecole populiste française veulent (et en ceci ils ont mille fois raison) lutter contre « le mauvais goût, la préciosité et les excès de l'analyse psychologique », ils se tromperaient en croyant que c'est seu-

lement par la peinture des classes populaires qu'ils apporteront remède à certains travers littéraires de notre temps. » Paul Fierens : « L'avenir en littérature n'est à personne, et l'esprit souffle où il veut. Mais qu'est-ce que cette façon de classer les œuvres par sujets? La critique pourrait inventer autre chose. »

× L'Académie de Versailles rendra un hommage solennel à la mémoire de Verhaeren en faisant apposer, au printemps prochain, une plaque commémorative sur la façade de la maison qu'il habita à Saint-Cloud.

× Un rédacteur de *Comœdia*, M. Emile Carbon, a passé une nuit à Paris avec Erich-Maria Remarque. On se rappelle que ce dernier avait déclaré à M. Frédéric Lefèvre, que personne en Allemagne ne désire la guerre. M. Frédéric Lefèvre ajoutait : « Remarque, qui aime la France et Paris, vient chez nous de temps en temps et, comme il est mon ami, nous nous voyons souvent et nous avons ensemble de longs entretiens. » Bref, Remarque n'a pas voulu, cette fois, s'aventurer dans une conversation trop précise avec M. Carbon (il est vrai que M. Lefèvre écrit que Remarque « n'a jamais donné d'interview et n'en donnera jamais. Il se plaît à répéter — ce qui m'honore et m'empêche de confusion — que si quelque jour il transgressait la règle formelle qu'il s'est imposée, ce serait en ma faveur »), mais M. Carbon conclut : « Je sens que cet homme ne dira rien. Peut-être parce qu'il n'a rien à dire... Il sait ce que disent les journaux. Mais connaît-il les projets des hautes sphères de la finance ? et les ficelles qui partent du monde des affaires ? et au bout desquelles sont attachés mille pantins ? »

× Remarque, mon vieux, tous ces gens qui te démentent ton avis sur la « mentalité » de l'Allemagne me font rigoler. Est-ce que tu peux te rendre compte de la « mentalité » de l'Allemagne ?

× Tu leur dis que tu ne crois pas à la guerre, que tu estimes qu'aucun Allemand, à l'heure actuelle, ne désire la guerre. Bien sûr, tu leur dis ça, parce que tu es un chic type...

× Je me penche vers lui.

× Vous le connaissez bien, Lefèvre ?

× Je l'ai vu une fois.

× Pourtant...

× Il a un geste et un sourire. J'y suis, au fond, tu t'en fous éperdument. Tu vis.

× Citons, parmi les ouvrages récemment choisis par le Comité de sélection France-Amérique, ceux de Pierre Lasserre : *Frédéric Mistral* (essai) ; Armand Praviel : *Notre Mistral* (essai) ; Victor Giraud : *Bossuet* (essai) ; Eugène Marsan : *Instances*, recueil de critiques ; Marcel Vioux : *Le Désert Victorieux* (roman) ; Tristan Derème : *Caprice*.

× On sait qu'il fut question, au banquet du *Rouge et le Noir*, de la misère de Georges Eckhoud et d'Albert Giraud. Depuis, des voix se font entendre, et qui protestent... faisant remarquer que Giraud toucha, à l'*Etoile Belge*, jusqu'à sa dernière heure, des émoluments respectables, et qu'il fut nommé bibliothécaire au ministère des Sciences et Arts. Soit. Mais c'est faire dévier le débat, que d'insister aujourd'hui sur le nom de Giraud ; ceux qui le protègent contre la légende ne soulignent pas le cas Eckhoud ; or, celui-ci importe. Un écrivain a été privé de sa situation pour avoir manifesté des opinions dites subversives. Crime contre la liberté de pensée ; quelques hommes ne s'en laveront jamais. De plus, si Albert Giraud a été secouru, c'est parce qu'il se trouvait dans une situation fort précaire ; un peu plus tôt ou un peu plus tard, cela revient au même ; ne jouons pas sur les mots. Nous constatons que l'on ne trouvait de subventions, dans ce pays, que pour les écrivains qui restaient « dans la ligne ». Et nous demandons à M. Louis Piérard de bien veiller à ce que le Fonds national des Lettres ne soit soumis à aucune censure.

× Le premier numéro du bulletin mensuel que publiera l'Association des Ecrivains Belges, paraîtra le 15 janvier.

× La *Revue de Genève*, qui était dans sa dixième année d'existence, a cessé de paraître.

Prix.

× Le prix littéraire international de la « Ligue des Droits de l'Homme », à Genève, à Ludwig Renn, pour son livre *Après-Guerre*.

× Le prix Gossier, décerné tous les neuf ans par l'Académie de Rouen, a été attribué à M. René-Gustave Nobécourt pour son livre *La Vie d'Armand Carrel*. — Les prix annuels de la Société des Gens de Lettres ont été attribués, entre autres, à M. Pierre Billotey, Mmes Titayna, Cécile Perin, Geneviève Duhamel, M. Maurice Hamel.

Décès.

× Le romancier Umberto Fracchia, décédé à Ro-

LE LIBRAIRE 10^{Bis} RÉGENT
BRUXELLES
TELEPH. N° 11 74 73 **DELHEID**

TOUS LES LIVRES DU JOUR
LES COLLECTIONS POPULAIRES
LES LIVRES D'ENFANT
LES OUVRAGES ILLUSTRÉS
LES EDITIONS DE BIBLIOTHEQUE
LES LIVRES DE LUXE
LES PERIODIQUES
LES JOURNAUX DE MODE
GRAND ASSORTIMENT DE LIVRES D'ART.

me. — Fernand Laffitte, écrivain et bibliothécaire. — Mme Gustave Lasson, en littérature Tony Féroé, et filleule littéraire de Judith Gautier.

× Gabriel Soulages, écrivain et voyageur. — L'écrivain écossais Neil Munro.

Naissances

× *La Vie Littéraire*, revue illustrée, mensuelle, d'information littéraire et artistique, publiée sous la direction de Raymond Escholier et de J.-J. Brousseau.

× *Plans* : rédaction, 26, rue Geoffroy-Lasnier, Paris, 4^e. — revue mensuelle, recherchera les « thèmes directeurs d'une civilisation contemporaine issue de la civilisation industrielle ». La revue paraîtra le 20 janvier et aura pour collaborateurs : Le Corbusier, Honnegger, Pitoëff, Claude Autant-Lara, Maurice Raynal, Fernand Léger, Pierre Dominique, René Sudre, etc.

Ventes

× L'édition originale de *Robinson Crusoé*, 1750 fr.

— Un exemplaire de *Faust*, illustré par Delacroix, 2,100 francs.

Le Théâtre

× La pièce de M. Maurice Rostand, *L'Homme que j'ai tué*, vient d'être jouée avec un immense succès dans toute l'Allemagne. Plus de soixante théâtres l'ont inscrite à leur programme.

Décès

× Le célèbre tragédien Gustave Salvini, décédé à Rome.

Les Arts

× *Comœdia* vient d'ouvrir une enquête sur les questions du nettoyage et de la restauration des tableaux.

× Un prix international, dit « Prix Carl Jacobson », va être institué à Copenhague. Ce prix, équivalent au prix Nobel, sera attribué à des artistes.

La Musique

× Un professeur allemand, dit *Comœdia*, aurait découvert qu'en remplaçant le crin des archets par des fils d'argent très fins, on obtient une amélioration surprenante de la sonorité des instruments à cordes.

× Une messe de l'illustre polyphoniste malinois du XVI^e siècle, Philippe de Monte, écrite à huit voix et composée d'après la « Dolce vista » du même auteur, découverte par MM. Van Nuffel et Van Doorslaer au cours d'un voyage effectué à Bâle en septembre 1930, vient de paraître aux éditions Desclée-De Brouwer, à Bruges.

Le Cinéma

× Le Club du Cinéma d'Hollywood, dont sont membres Chaplin, Erich von Stroheim, von Sternberg, Fairbanks, vient d'acquiescer des œuvres de jeunes réalisateurs européens, notamment *Combat de Boxe* de Charles Deukeleire et *Images d'Ostende* de Storck.

× *L'Age d'Or*, le film surréaliste de Louis Bunuel, ayant soulevé des incidents tumultueux, vient d'être interdit à Paris... Comme en Allemagne... C'est pitoyable, pour le principe, sinon pour l'art.

Tous les livres dont il est question dans cette page sont en vente chez le libraire Delheid, boulevard du Régent, 10, Bruxelles.

Un bulletin littéraire

L'Association des Ecrivains Belges, présidée par M. Hubert Krains, fera paraître, à partir du 15 janvier prochain un Bulletin mensuel destiné à renseigner le public, les libraires, les bibliothécaires, les membres du corps enseignant et les écrivains eux-mêmes, sur le mouvement des lettres françaises de Belgique.

Outre des articles de fond relatifs aux questions d'actualité et des informations de toute nature, ce Bulletin publiera chaque mois la liste complète des ouvrages récemment parus des membres de l'Association, avec, pour chacun d'eux, un compte-rendu objectif et toutes les indications bibliographiques utiles.

Le prix de l'abonnement annuel de cette publication est de 15 francs. On peut s'abonner au siège social de l'Association des Ecrivains Belges, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.

AUX EDITIONS DE L'EGLANTINE

Voici enfin un grand livre sur Bruxelles

Découverte de Bruxelles

par Albert GUISLAIN

avec 23 photos originales de Willy Kessels en héliogravure.

2.000 exemplaires sur beau papier — 14 x 21 1/2 — 248 pages, avec une couverture et 23 hors-texte en héliogravure, d'après les photos de Willy Kessels
50 exemplaires sur Lorraine . Le vol. fr. 1.50
50 exemplaires sur Arches. . Le vol. fr. 2.50

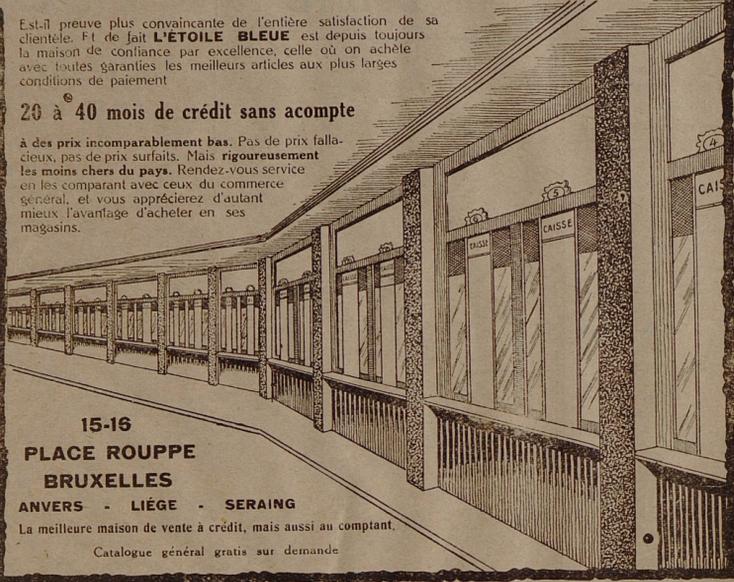
En souscription aux Ed. de l'Eglantine, 20, rue Lenglentier, Bruxelles, cpte ch. post. n° 990,93

3 X EN 5 ANS L'ÉTOILE BLEUE A DOUBLÉ SES GUICHETS

Est-il preuve plus convaincante de l'entière satisfaction de sa clientèle. Et de fait L'ÉTOILE BLEUE est depuis toujours la maison de confiance par excellence, celle où on achète avec toutes garanties les meilleurs articles aux plus larges conditions de paiement.

20 à 40 mois de crédit sans acompte

à des prix incomparablement bas. Pas de prix fallacieux, pas de prix surfait. Mais rigoureusement les moins chers du pays. Rendez-vous service en les comparant avec ceux du commerce général, et vous apprécierez d'autant mieux l'avantage d'acheter en ses magasins.



15-16
PLACE ROUPPE
BRUXELLES

ANVERS - LIÈGE - SÈRAING

La meilleure maison de vente à crédit, mais aussi au comptant.

Catalogue général gratis sur demande

Le théâtre

L'Anglais tel qu'on le mange

« Le Dompteur », huit tableaux d'Alfred Savoir (Galeries).

Il y a deux manières de comprendre le théâtre d'Alfred Savoir, écrivait la semaine dernière Robert Hamaidé: la manière douce — je dirais plaisante — et la manière forte — je dirais profonde.

La critique bruxelloise pour apprécier « Le Dompteur » a choisi sans hésiter la première et n'a retenu de cette pièce que le style sommaire des éblouissants déshabillés de Spinelly.

Au risque de nous perdre, comme l'auteur lui-même, dans ce dédale d'une pensée complexe, essayons la seconde.

D'autres l'ont employée avant nous.

Ils ont vu, comme Claude Berton, dans ce bonbon au gingembre de la sorte des dragées d'Hercule pour palais blasés, une nouvelle version du leit-motif de Savoir: la vengeance. Je ne le suivrai point sur ce chemin. Si lord Lonstale poursuit un dompteur avec l'idée fixe qu'un jour ses bêtes le mangeront; si le même lord, qui n'a rien de sadique, fait tout ce qu'il peut pour amener la femme de ce dompteur à le tromper, ce n'est pas par esprit de vengeance, mais par souci de justice, d'équili-

bre. Il paraît inadmissible à cet Anglais évangélique que la grossièreté puisse indéfiniment asservir la noblesse et la beauté. De même, si le dompteur, ne parvenant pas à conserver sa femme, la livre aux doigts habiles d'un séducteur professionnel, c'est qu'il espère l'arracher de la sorte à l'homme qu'elle aime et dont elle est aimée. Rien qui ressemble à de la vengeance dans ce sentiment.

Je ne suivrai pas davantage Lucien Du-buch lorsqu'il déclare que Savoir a voulu uniquement démontrer que tout le monde était dévoré à son tour, hormis les indifférents. Cela ne ressort nullement du texte.

La pensée de l'auteur est moins simple. Elle développe à la fois toute une série d'idées dissimulées dans « cette quarante chevaux maquillée en petite voiture ».

J'y découvre celle-ci: Il y aura toujours des brutes qui domineront le monde et des idéalistes qui attendront en vain, mais avec confiance, l'avènement d'une justice immanente. Lorsque lord Lonstale sera mangé, son fils apparaîtra aussitôt pour s'attacher à la personne du dompteur. « Et quand je serais dévoré? s'écrie celui-ci, il viendra un jour un autre dompteur; il y aura toujours des dompteurs. »

Cette autre idée: L'esprit ne peut vivre sans foi. Lorsque lord Lonstale ne croira plus à rien, ni à la justice, ni même à la rénovation du mal par l'amour, il sera aussitôt mis en pièce.

Et encore: On a beau donner des coups de pied aux victimes pour les entraîner à leur salut, les victimes ne bougent jamais.

De génération en génération les Lonstale se sont transmis la mission d'affranchir les opprimés du joug des oppresseurs. Ils n'ont pas réussi. L'un d'eux fut mangé par les nègres qu'il voulait arracher à l'esclavage. Un second prit le parti de la Convention qui le guillotina, un troisième combattit pour l'indépendance de la Grèce et fut trahi, etc... Lord Lonstale lui-même sera anéanti par les lions qu'il a poussés à la révolte et ne soustraira l'excitante Arabella à la tyrannie d'un butor que pour la livrer à l'esclavage d'une chair insatiable.

Mais ce que je préfère dans cette pièce, ce n'est pas cet embryon de philosophie. J'y découvre une intéressante étude de caractère, celui d'Arabella.

Arabella ne connaît pas l'amour. Mariée à un mufler qui la domine, elle vit à ses côtés indifférente, malgré elle subjugue par une force qu'elle respecte, seule forme d'affection qu'elle connaisse jusque-là. Survient un idéaliste qui représente la puissance de l'esprit. L'esprit se révèle immédiatement supérieure à la matière. Arabella est emportée par lui.

Elle aime lord Lonstale. Mais celui-ci poursuit son rêve: Le dompteur représente à ses yeux la brutalité dominante. Or, il n'est pas possible qu'il n'y ait plus de justice immanente. Il faut que le dompteur disparaisse. Ces carnassiers n'en veulent pas? Que sa femme le vainque. Pour arriver à ce but, Lonstale livre Arabella au talent d'un satyre expert qui lui révèle les affres affolantes du désir sensuel. « La pire niaiserie des idéalistes, a écrit André Suarès,



(Le Kasbek de Paris)

La formule a plu... TOUS LES JOURS

les thés-dansants (de 16 à 19 h.) voient affluer le monde chic, qui vient entendre une sélection d'artistes de grand talent.

Les maîtres roumains

Matcesas et Cocosch viennent d'arriver.

Pour les gourmets; des pâtisseries russes, des sandwiches, des boissons multiples, le tout à volonté, pour CINQ BELGAS.

Dans la soirée et après le théâtre, un programme renouvelé: on soupe et on danse Champagne dès 175 fr.

Menu de Réveillon à 175 francs
31, boulevard Bisschoffsheim

On peut encore retenir sa table

TELEPHONE 17.05.75

c'est qu'ils aident les meilleurs à se perdre.»

L'ardente Arabella est perdue. Après avoir été dominée par la force physique, captivée par l'esprit dont elle gardera la nostalgie, elle deviendra, jouet qu'emporte le courant, l'esclave de ses sens. Conclusion, critiquée par d'auteurs, qui me paraît dans la logique de son caractère.

Savoir, on le voit, n'est pas uniquement un vaudevilliste. Il campe des types avec aplomb, et l'on aperçoit à travers ses plus folles fantaisies la trame sanglante du cœur humain. Mais il est totalement dépourvu d'éloquence. Et c'est, à mon avis, sa grande faiblesse. Ses croquis lestement enlevés, manquent de grâce persuasive. Il n'aime pas. La gaieté même qu'il crée est frelatée: sans fraîcheur, sans innocence, elle laisse un arrière goût amer. On se rappelle, malgré soi, que Savoir a débuté par des adaptations de Tolstoï et de Dostoïewski.

Frédéric BAUTHIER.

Allo 17.55.10! Prenez rendez-vous chez le portraïste S. Polak, 48, chauss. d'Haecht, Bruxelles.

Jaspar a dit...

Nous avions pris l'habitude, depuis de nombreuses années, de récriminer contre les ukases de nos Ministres. Peut-être n'y a-t-il là qu'une expression des habitudes de « rouspétance » qui caractérisent tout bon Belge, car, au fond, nous pourrions être plus mal lotis!

Votez l'Angleterre! Votez l'Allemagne! Néanmoins, les récentes déclarations ministérielles ont fait pousser un soupir de soulagement à tous ceux que les dépenses somptuaires et... somptueuses du Centenaire avaient inquiétés! Nous venons d'apprendre que les impôts ne seront pas augmentés... Un bon point à nos Ministres! De plus, le budget sera équilibré par une judicieuse compression des dépenses!... Bravo!...

Voilà enfin le vrai système qui doit permettre au Trésor de traverser ces temps difficiles et aider le

peuple belge à faire face au marasme mondial. Beaucoup de nos industriels se sont déjà appliqués à mettre en pratique le système de compression et ont été surpris des résultats.

Le Taylorisme n'est d'ailleurs pas autre chose qu'une économie minutieuse de temps, de force, appliquée dans les moindres détails, et dont les conséquences sont si énormes que pas une industrie ne peut s'en passer, sans se voir dépasser par ses concurrents.

Le domaine de l'assurance ouvrière est l'un de ceux où les industriels peuvent réaliser de sérieuses économies.

Les Caisses Communes créées sous le contrôle du Gouvernement offrent, indépendamment d'avantages fiscaux, l'assurance ouvrière à prix coûtant, les bénéfices étant ristournés aux assurés.

Signalons que la CAISSE PATRONALE, qui jouit d'une réputation méritée, vient de fêter son vingt-cinquième anniversaire, qui la trouve en plein épanouissement et en pleine progression.

Les industriels désireux d'avoir des détails concernant son perfectionnement peuvent s'adresser, sans engagement, à MARCEL LEQUIME, assureur-conseil, agent général de la Compagnie, 11, 13, rue de l'Association, à Bruxelles. — Tél. 17.42.29.

Abonnez-vous!

AUX

100.000 Assiettes

Faïences, Verreries, Porcelaines de toutes marques

188^e, Rue Blas, Bruxelles
Téléphone 198,05

Expédition franco dans toute la Belgique

GROS DÉTAIL

Capiles assure la repousse des cheveux et en arrête la chute.

Dans toutes les Pharmacies et chez Marcel VAN DER BORGHT, 114, rue Ducloux, Tel. 37.19.02

Le bas élégant en toute circonstance



BRUXELLES: 35, boulevard Adolphe Max; 46, avenue Louise; 50, Marché-aux-Herbes; 49, rue du Pont-Neuf; 77, chaussée d'Ixelles
ANVERS: 70, Rempart Ste-Catherine; 115, place de Meir.

E. GODDEFROY

DÉTTECTIVE

EX-OFFICIER JUDICIAIRE

près les parquets d'Anvers et Bruxelles

RECHERCHES

ENQUÊTES

FILATURES

8, Rue Michel Zwaab
BRUXELLES

Tel. 26.03.78

Adr. Télégr.: Godetecor-Bruxelles

Imp. A.-H. Bolyn, 75, r. Van Aa, Ixel.

Chronique théâtrale.

“SALOMÉ”, d'Oscar Wilde par les PITOËFF

Salomé est une diversion dans l'œuvre dramatique d'Oscar Wilde dont l'ensemble des autres pièces peut se définir: un coup direct porté aux préjugés de la morale bourgeoise, une satire mordante de la société anglaise, mais dont les morsures sont enveloppées par la virtuosité verbale la plus spirituelle qui soit. Avec ces pièces, avec des autres pièces peut se définir: un coup anglais reçu le plus terrible coup que jamais aucun de ses poètes lui ait porté.

Dans Salomé Wilde a évoqué, avec un pinceau d'or trempé, comme chez Shelley, dans le poudroier lumineux des étoiles, la splendeur barbare et décadente à la fois de la cour de Judée, sous le tétrarque Hérodé Antipas, au moment où son union incestueuse avec Hérodias commençait à le laisser jusqu'au dégoût et où il n'arrivait plus à maîtriser sa passion pour la petite Salomé qui nous apparaît ici chaste, virgine et candide, mais inquiète pourtant et d'une pâleur troublante.

Que Wilde ait voulu faire de son héroïne, ainsi qu'on l'a déclaré, une sadique raffinée, qui peut encore le croire? C'est bien plutôt, suivant l'expression du jeune Syrien amoureux, « une colombe égarée » dans le milieu corrompu de la cour. Elle ne respire pas, dans cette atmosphère lourde de volupté. Aux joyaux uniques du tétrarque et aux délicatesses de sa table, elle préfère savourer les caresses apaisantes de la brise vespérale et des clartés d'argent de la lune. Elle a horreur de tous ces regards qui la convoient, horreur de son entourage et de tout ce que celui-ci a d'impur. C'est

pourquoi elle aime la lune qui est chaste et « ne s'est jamais donnée aux hommes, comme les autres déesses ».

C'est dans un état d'exaltation vers la pureté, état proche de l'hystérie, qu'elle entend éclater la voix étrange de Iohanaan, un homme différent de tous les hommes qu'elle a connus jusqu'ici. Aussi, à son apparition, dans sa blême et svelte beauté sauvage, dans son orgueil superbe et sa pudeur farouche, l'anachorète produit sur la jeune vierge dolente de solitude, l'effet d'un philtre aphrodisiaque. Et elle videra ce calice de volupté nouvelle jusqu'à la lie.

Le prophète aura beau l'accabler d'outrages, aura beau la cingler d'imprécations, ce seront là coups de fouet à une perversité latente, qui se traduira tout à coup avec d'autant plus d'ivresse que Salomé aura attendu plus longtemps avant de sentir vibrer en elle la voix des sens et les élans sexuels de la femme.

« Je suis amoureuse de ton corps, Iohanaan! clamme-t-elle, il n'y a rien d'aussi beau que ton corps! » Mais quand lui apparaît ce corps souillé de la poussière des routes, elle le déclare horrible, et c'est aux cheveux qu'elle adresse ses hommages brûlants: « C'est de tes cheveux que je suis amoureuse, Iohanaan... il n'est rien au monde d'aussi noir que tes cheveux. » Puis, s'apercevant que la souillure des cheveux, c'est la bouche qu'elle exalte, au prophète horrifié. « C'est de ta bouche que je suis amoureuse, Iohanaan... ta bouche est comme une pomme de grenade fendue par un couteau d'ivoire. »

S'enivrant de cette bouche « plus rouge que les crins rouges des trompettes annonçant l'arrivée des rois », elle n'aura plus qu'un désir lancinant, embrasser, malgré tout, les lèvres de Iohanaan.

Aussi acquiesce-t-elle au désir du tétrarque, un désir pourri de concupiscence, et danse-t-elle, pour le désennuyer, le pas des sept voiles. Mais en récompense, elle exige, au mépris de tous les trésors offerts, la tête du prophète, afin qu'elle puisse baiser ces lèvres qui se dérobent, y planter ses dents comme dans un fruit mûr et y goûter la saveur amère qui est la saveur du sang, à moins que ce soit la saveur de l'amour.

C'est bien un geste d'amour, mais d'un amour sadique que des désirs inassouvis ont porté à la frénésie, que ce long baiser qui écoeure même Hérodé et son entourage. S'il est vrai que Salomé déclare savoir que Iohanaan l'eut aimée, s'il l'avait regardée, et que le mystère de l'amour est plus grand que le mystère de la mort, elle ajoute: « Mais qu'importe, qu'importe! j'ai baisé ta bouche, Iohanaan, j'ai baisé ta bouche! »

Et c'est là l'aveu final de la femme affolée qui trouve, dans ce baiser monstrueux, l'assouvissement mental d'une passion toute physique, toute animale, à laquelle mettra fin l'écrasement, sous les boucliers des soldats, de la frêle princesse, anéantissement qui n'est sans doute que la résorption de ses désirs.

Faut-il rappeler, pour ceux qui pourraient ignorer, la légende moyenâgeuse de Nicéphore qui fait mourir Salomé victime de la vengeance du Ciel, décapitée par les glaçons rompus d'une rivière qu'elle voulait traverser en hiver; ou mieux, la vérité historique d'une Salomé mariée deux fois et mère de trois enfants?

En superbe mystique païen, Oscar Wilde, qui se rapproche ainsi du plus païen et du plus voluptueux des poètes anglais,

Charles Swinburne, a tracé de cette cour luxurieuse un tableau plein de couleur et de préciosité, cette préciosité chère aux préraphaélites. Mais, par endroits, le persiflage du plus spirituel des causeurs modernes transpire, avec quelque chose d'ironique dans le dessin des personnages si humains, si vivants, et de cette grandiose fresque judaïque.

On a contesté l'exclusivité dans la rédaction de cette œuvre, écrite en français par Oscar Wilde, en 1891-1892, alors qu'il résidait à Torquay, mais en un français pénible, lourd, barbare, incorrect. La vérité est que Wilde confia son manuscrit au poète Adolphe Retté qui y apporta de notables corrections et en supprima des scènes « de pure littérature descriptive, qui en auraient rendu difficile la représentation ». Après lui, Stuart Merrill et enfin Pierre Louis retravaillèrent la langue.

Dire ce que Wilde doit au peintre Gustave Moreau, pour la splendeur picturale du sujet, puis à Maeterlinck, à Flaubert, à Ollendorff au Cantique des Cantiques, à Ezéchiel, à Sudermann et à combien d'autres encore, est travail de cuisinier qui ne m'intéresse guère.

La pièce fut créée en 1896, à la Maison de l'Œuvre, alors que Wilde purgeait sa peine dans la geôle de Reading. En avril 1918, elle fit l'objet d'un procès à Londres, où J.-T. Grein, producteur dramatique, et Maud Allan, danseuse, ridiculiseront copieusement l'hypocrisie de la censure anglaise, en la personne de Pemberton Billing, membre du Parlement.

En 1922, à la Comédie des Champs-Élysées, les Pitoëff firent de Salomé une reprise sensationnelle. C'est cette réalisation que nous présente aujourd'hui le Palais des Beaux-Arts, et c'est à la louable initiative de M. Mayer que nous sommes redevables de ce peu ordinaire régal à re-

tardement.

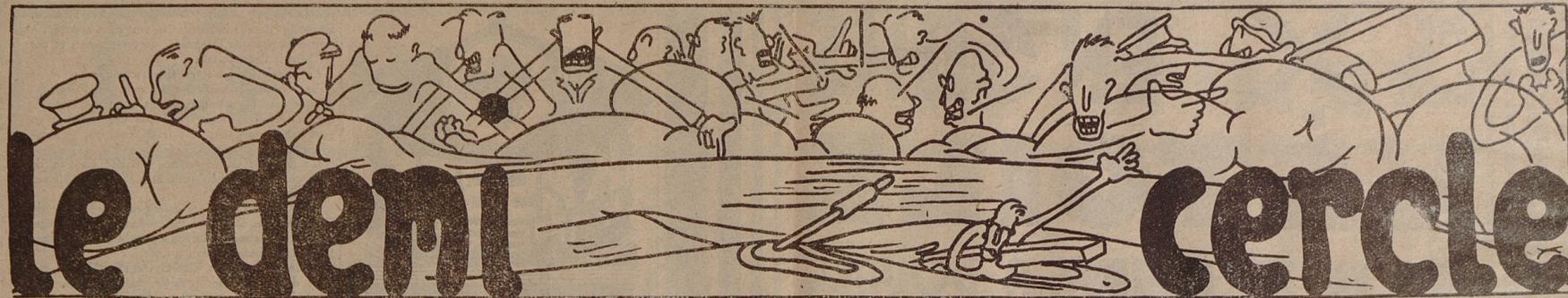
Mme Ludmilla Pitoëff est une Salomé mystérieuse et sensuelle à souhait. Son jeu tout de concentration intelligente, avec un minimum de gestes et de dépense vocale, a su nous faire saisir cette petite âme puérilement obstinée, capricieuse exquètement, sans que jamais la flamme intérieure de sa passion s'élevât en flambée. Très pâle sous ses voiles argentins, « comme l'ombre d'une rose blanche dans un miroir d'argent », elle a su, sans rien abandonner de son charme câlin et virginal, introduire ce qu'il fallait de sensualité dans sa danse, quelque chose de félin et de contenu pourtant dans ses attitudes, et traduire avec intensité, sa soudaine et étrange passion.

M. Georges Pitoëff en Hérodé, un Hérodé à la fois bruyant et poltron, tyranique et insidieux, a donné du tétrarque une image impressionnante. Les cris de bête lubrique et les gestes lascifs dont il scandale les pas de la danse, dénotent des qualités d'observation et un sens dramatique rarissimes aujourd'hui. Ce roi un peu bouffon, tel que l'a voulu Oscar Wilde, demeure une des belles créations du grand artiste, qui est aussi un prodigieux metteur en scène.

Deux jeux de gradins, quelques sièges cubiques, une silhouette de citerne ronde, le tout argenté, avec le concours de projecteurs et de la rampe, avaient transformé le proscénium de cette vaste scène de la grande salle, en une terrasse de palais oriental, où le jeu mouvant des personnages, brillamment costumés, fit merveille, à la clarté lunaire de la nuit de Judée.

Une fête d'art d'une qualité exceptionnelle, dont tous les éléments, sans exception, ont contribué à la création d'une belle œuvre, à laquelle un nombreux public choisi fit une longue ovation.

Camille POUPEYE.



L'HOMME d'Extrême-Gauche	L'HOMME DE GAUCHE	L'HOMME DU CENTRE	L'HOMME DE DROITE	L'HOMME D'AILLEURS
-----------------------------	----------------------	----------------------	----------------------	-----------------------

L'illusion étatisite

Les esprits les plus critiques et les plus indépendants, voire les plus « à gauche », pour lesquels aucune valeur sociale n'est définitive, hésitent devant le principe d'Etat, au point de ne pas oser le mettre en question.

Pourtant, tous les théoriciens du socialisme se sont prononcés radicalement contre le pouvoir d'Etat. Il leur eût du reste été impossible d'apporter une autre conclusion, car, lorsqu'il n'y a plus d'exploitation de l'homme par l'homme, on ne peut imaginer un pouvoir politique pour la sanctionner. D'autre part, dans une société dirigée et contrôlée par les travailleurs, il ne peut y avoir place pour une autorité supérieure et centrale.

Le malheur est que tout cela resta surtout théorique et que la plupart des militants socialistes laissèrent dormir leurs conclusions anarchistes dans les bibliothèques du pouvoir d'Etat.

Etrange contradiction qui apparaît de plus en plus clairement et qu'il faudra bien examiner à fond.

Comment l'illusion étatisite est-elle encore si vivante parmi les partisans de l'égalité sociale effective et réelle ?

Pour les social-démocrates réformistes, la chose se fit aisément par une adaptation aux cadres politiques de la société bourgeoise.

Les autres, les révolutionnaires, pour justifier l'Etat, emploient une phraséologie sonore, toute truffée d'expressions à la mode dans l'extrême-gauche : « Elite du prolétariat — mission historique de l'avant-garde — main de fer du parti conducteur — intuition des chefs — période transitoire — dictature de la minorité consciente, etc., etc. »

L'on comprend que cela fasse l'affaire des camarades qui aiment mieux suivre, derrière des chefs, qui, eux, « savent ».

Quant à ceux qui n'aiment pas suivre, la carrière est ouverte. Le rôle de chef offre des perspectives aux jeunes gens doués d'ambition.

Cependant, l'illusion étatisite est trop naïve pour ne pas être en grande partie sincère.

Sous leur galimatias présenté comme scientifique, les étatisites cachent le plus candide utopisme, la plus pitoyable espérance. L'espérance dans le bon gouvernement, la dictature des hommes les plus sincères, les plus clairvoyants, les plus courageux, etc., n'ayant en vue que l'intérêt direct du prolétariat, et qui, par la toute-puissance de l'Etat, construiraient le socialisme. La méthode n'est pas neuve.

L'intègre Robespierre, cet enragé à froid, rêvait déjà, lui aussi, du despotisme des « hommes vertueux ». Il préconisait l'équation constante et exclusive par la guillotine. Il y passa, emportant peut-être son rêve.

Thermidor marqua l'avènement réel du capitalisme bourgeois dont le règne dure encore. On est à la recherche de nouveaux despotes vertueux et les candidats ne manquent point.

Mais le règne du prolétariat viendra et les droits de l'homme que nous proclamerons, seront ses droits en tant que travailleur.

Tout sera pour les travailleurs si tout est fait par les travailleurs.

Non contents de s'illusionner sur l'utilité et les possibilités de l'Etat, les autoritaires se trompent lourdement sur sa nature, en ce sens qu'ils croient l'Etat susceptible de se fonder, se résorber et disparaître de sa propre initiative.

Mais l'Etat est un cancer; lorsqu'en existe le germe, sa nature veut qu'il grandisse. Ses racines et ses rayons dévorent l'organisme qui le porte.

Les cataplasmes et les prières n'y font rien, la chirurgie seule peut l'extirper. Cela coûte fort cher et c'est le prolétariat qui paiera.

Au moment du grand péril, en Russie, des hommes en majorité sincères eurent une grande initiative et un grand prestige. Quand les plus graves dangers furent passés, ils constituèrent un état « transitoire ». En moins de dix ans, l'Etat devora la révolution.

Actuellement en Russie, il y a d'abord la raison d'Etat, et puis, il n'y a plus rien, et puis il y a la construction du socialisme.

Devant les problèmes que posent la destruction du capitalisme et l'édification socialiste, les anarchistes prennent nettement position :

Ils déclarent que la direction et le contrôle de la lutte ou de l'organisation sociale, doivent être constamment et entièrement l'œuvre de tous les travailleurs révolutionnaires.

Que si cette direction et ce contrôle échappent au prolétariat, la révolution est perdue.

Que rien de ce qui est extérieur au prolétariat ne peut réaliser ses destinées.

Hors de cela, il n'y a que d'infâmes ou dérisoires caricatures du socialisme et notre mission à nous, anarchistes, est de les dénoncer et les combattre.

ERNESTAN.

N.B. — Les tendances d'extrême-gauche sont nombreuses. Les plus importantes, chacun le sait, sont la communiste et la libertaire. Ces tendances s'opposent souvent, dans la théorie et dans la pratique, de manière très vive, ainsi qu'on peut le constater en comparant l'article ci-dessus, écrit par un militant anarchiste, avec les articles précédents. Il va de soi que le secrétaire de la colonne d'extrême-gauche, ne saurait prendre la responsabilité de toutes les idées que défendent ceux auxquels il fait appel.

C. P.

... se refuse à jeter le manche après la cognée

Il est possible, mon cher confrère « d'ailleurs » que l'homme du Centre vous ait dit toutes les sottises que vous rapportez. J'ignore ce que fut l'attitude de l'homme de droite. Mais je puis vous affirmer que celle de l'homme de gauche n'est point ce que vous dites.

L'homme de gauche croit d'abord que le mouvement flamand n'est pas l'œuvre de quelques agitateurs; il sait, par expérience, que sans doute le talent et la cohésion de ses chefs sont la condition de la force de tout mouvement politique; mais il sait que tous les talents du monde ne créeront pas ce mouvement; tout au plus aideront-ils à dégager des sentiments qui dorment, obscurs et refoulés, dans le cœur des masses. L'agitateur politique ne crée rien; il éveille; il rend conscient. Les partis naissent des événements, non des mots.

Ne nous occupons donc pas de ceux qui nient la profondeur du mouvement flamand. En est-il encore qui nient la légitimité du droit de faire, à tous les degrés, ses études dans la seule langue qu'on comprenne, qu'on comprendra jamais parfaitement bien, et qu'on n'appelle pas seulement maternelle, parce que c'est celle que la mère parlait, mais parce qu'elle a marqué, dès le premier âge, le cerveau de l'enfant de son génie particulier ?

En est-il même qui contestent qu'on ait le droit de prétendre faire sa vie, sa vie entière de bon travailleur dans sa ville ou son village, avec pour seul moyen d'expression, la langue maternelle ?

L'homme de gauche, lui, estime ces prétentions si légitimes qu'il ne les discute même pas.

L'homme de gauche sait que, si le mouvement flamand a trouvé ses premiers adeptes dans les couches les plus humbles du peuple flamand, c'est parce que, dès longtemps, les gens se sentaient brimés dans leur langue; que, bien plus que le signe du goût pour une culture plus vaste, l'usage du français constituait, pour la bourgeoisie flamande de vieille souche, l'affirmation de sa classe; qu'en certaines villes on parle le français sur la plate-forme du tram comme on porte un riche bijou ou une décoration; que, par ce goût de la distinction, se perpétuait un crime contre le peuple; car il n'est rien de plus dangereux pour un peuple que de ne plus comprendre son élite; rien qui prive une élite de sa raison d'être comme de ne plus être comprise de son peuple.

Seulement :

L'homme de gauche pense qu'il y a aussi un mouvement wallon; que ce mouvement dort présentement un peu, parce qu'il n'a pas grand-chose à réclamer, mais qu'il ne faudrait pas l'agacer beaucoup pour qu'il se réveille. Son objectif devant être la justice, dont il s'est fait un principe essentiel, il s'efforce de tenir la balance égale entre les deux races et les deux langues. Il sait que la tâche n'est pas commode. Il s'y applique pourtant avec obstination. Qu'il s'appelle Huymans, Troclet, Pastur, Destree, Van Walleghem ou Eckerleers, qu'il soit échevin d'Anvers ou maître de Couillet, l'homme de gauche veut que justice se fasse. Et sur une base simple: pas de bilinguisme obligatoire; le Français en Wallonie, en in Vlaanderen Vlaamsch!

Au demeurant, l'homme de gauche estime qu'il y a toujours enrichissement et profit intellectuel à l'étude d'une langue, fut-elle de faible rayonnement, pourvu qu'elle ait une sève vigoureuse. Il croit donc pouvoir recommander aux Flamands l'étude du français, dont l'éloge n'est pas à faire, et aux Wallons l'étude du flamand, ne fut-ce que pour lire Styn Streuvels, et l'intraduisible Pal-lieter.

L'homme de gauche croit enfin que tout cela peut se faire par une politique à la fois hardie et prudente; hardie, car elle devra pousser assez loin l'autonomie culturelle pour donner cette sensation de liberté indispensable à l'apaisement des passions; prudente, car si elle ne doit conserver que les liens indispensables à l'union, encore faut-il qu'ils soient assez forts pour que nous restions ensemble afin de rester chez nous, le Flamand ne désirant guère voir fermer l'Escaut, et le Wallon n'ayant nulle envie de payer 30 p. c. de son revenu moyen à la fiscalité; sans compter de part et d'autre, quelques autres inconvénients...

S'étant ainsi efforcé de traduire le sentiment de ses amis, le soussigné désire exprimer une opinion personnelle: que l'homme d'ailleurs discute, tant qu'il le voudra, avec les hommes de gauche de Flandre ou de Wallonie; s'il ne les trouve pas toujours d'accord, au moins les trouvera-t-il toujours compréhensifs.

Mais qu'il ne perde pas son temps à discuter avec les Bruxellois. Voici un siècle qu'ils accumulent les gaffes, un siècle que leur aveuglement brouille comme à plaisir deux peuples qui ne demandent qu'une liberté et une tolérance réciproques, un siècle qu'ils leur font porter le poids d'une ignorance sans borne et d'une incompréhension qui n'a d'égalé que leur prétention à tout régenter.

Le Bruxellois a, pendant cent ans, prouvé qu'il ne comprenait rien aux aspirations wallonnes et flamandes; il n'y a aucune raison pour que cela change.

Georges BOHY.

Haine cordiale

C'est à la Chambre française qu'un jour Léon Blum s'adressant à la droite, le poing tendu, lui cria: « Je vous hais. » Henri Borginon s'en est souvenu sans doute en adressant à l'homme du centre, par dessus l'épaule de l'homme de droite, l'expression d'une haine à laquelle, d'ailleurs, il a joint, antithèse romantique, l'expression de sa cordialité. — Sans vouloir mettre en doute la sincérité des sentiments qui animent le chef du frontisme bruxellois, il me permettra de lui dire cependant que sa haine n'est pas de celles devant lesquelles on tremble. Il ne m'en voudra pas davantage de lui indiquer les motifs de notre souriante indifférence: son intelligence, son amour du paradoxe, son esprit libéral — qu'il me pardonne ce qualificatif — son scepticisme dans lequel on sent tant d'influences latines, ne nous permettent pas d'accueillir autrement ses mots violents et ces gestes outranciers.

Que reproche, en réalité, Henri Borginon au parti libéral? D'être un obstacle au relèvement des masses et à leur accession à l'indépendance sociale et politique. — C'est la grande phrase, le grand grief qui doit faire vibrer d'enthousiasme les masses flamandes persécutées!!! Soyons sérieux, n'est-ce pas... Oublions les meetings, la phraséologie, les électeurs, — soyons justes. Est-ce donc dans le but de faire obstacles au relèvement des masses que, pendant des années, contre des majorités hostiles, avec un désintéressement absolu, le parti libéral a poursuivi ce grand idéal qu'était l'instruction obligatoire ?

Le vrai motif de votre haine, ce n'est pas là qu'il faut le trouver, mais bien dans le fait que le parti libéral représente le seul et dernier obstacle sérieux à votre œuvre de déchéance. — Des doctrines opposées sollicitent nos énergies: vous détestez la liberté que nous défendons. Vous méconnaissez les leçons de l'histoire et de la politique. Vous êtes des romantiques égarés dans un siècle de réalisme âpre — et, je vous le concède, excessif quelquefois. Si la Flandre que vous croyez servir est devenue grande et forte, si son peuple accède peu à peu à cette indépendance sociale, dans une partie de la Belgique, qu'il a puisé dans l'expérience de la Belgique une prospérité que jamais il n'avait connue. Supprimez la Belgique, déchirez-la, — et songez au sort de votre port, de votre littoral, de vos campagnes flamandes. — Je sais que ces arguments vous font sourire, mais j'ai bien peur qu'un jour, ce peuple flamand ne vous reproche violemment vos sourires et vos sarcasmes. Si la Flandre a vaincu le paupérisme qu'elle connut au siècle dernier, si ses populations, après s'être enrichies, se sont élevées et s'élevaient encore intellectuellement, à qui le doivent-elles si ce n'est à ce libéralisme qui, depuis un siècle, est à la base de l'existence politique et sociale du pays ?

Si la Flandre peut se permettre aujourd'hui de gaspiller dans l'agriculture frontiste une partie de ses forces et de ses énergies — qu'elle n'oublie pas cependant qu'à une époque où elle n'avait pu encore créer, dans le cadre de la Belgique, son actuelle prospérité, elle fut incapable de toute action sérieuse.

Qu'au stade où elle est arrivée, elle veuille le couronnement de son évolution, dans la possibilité d'un plein épanouissement d'une culture qui lui est propre, rien n'est plus légitime et ce n'est pas chez nous qu'elle rencontrera des adversaires. Mais qu'elle ajoute à cette volonté créatrice, une passion violente et négative, entendant opprimer les individus qui, usant de la liberté, désirent parler le français, qu'elle recourt à l'oppression et au fanatisme — c'est ce que nous ne pouvons admettre, c'est ce que, de toutes nos forces, nous ne cesserons de combattre, cela dùt-il nous valoir, mon cher Borginon, votre haine, même amputée de sa cordialité.

Vous avez grandi, vous êtes développés intellectuellement et socialement dans la liberté. — Nous resterions notre raisonneur d'été, qui n'est pas comme vous semblez le croire un anticléricalisme mesquin, si au moment où vous voulez étrangler cette liberté, nous ne vous barrions pas la route. — Et, fidèles ainsi à notre idéal, nous avons la certitude de servir la Flandre en servant la Belgique, mieux que ne le ferait votre politique étroite qui, dans l'Europe du XX^e siècle, ressuscite le souvenir des particularismes qui dormaient sagement et profondément dans la poussière des livres d'histoire.

Charles MOUREAUX.

Le traité secret franco-belge

Donc, voici le parti socialiste, embarqué à la suite de chefs autorisés comme MM. Vandervelde et Mathieu, dans une campagne contre l'accord franco-belge, conclu en 1920 par un gouvernement dont « le Patron » faisait partie!

Et la presse, tant belge qu'étrangère, de consacrer à cet accord, et à la position internationale de la Belgique, de longs articles.

Ayons le triomphe modeste!

« Jusqu'à présent, écrit le Soir, du 24 décembre, en Belgique les frontistes, poursuivant l'action criminelle des activistes du temps de l'occupation, furent seuls au Parlement belge à s'insurger contre l'accord franco-belge, dont les avantages sont aussi précieux pour nous que pour nos voisins et amis français. »

Oui, pendant dix ans, seuls les nationalistes flamands ont protesté contre la participation de la seule Belgique aux aventures militaires de la France, contre les expéditions de Francfort, de Duisburg et de la Ruhr, de la Sarre, contre les menées conjointes des états majors belge et français, contre la danger de voir la Belgique entraînée dans une guerre née de complications entre la Pologne et l'Allemagne, entre l'Italie et la France, contre ce que M. Vandervelde caractérisait de « portugalisation de la Belgique! »

Et voici que dans le sillage du frontisme honni, le grand parti ouvrier découvre enfin les dangers et les tares de ce traité!

Les documents signés par les deux gouvernements, nous affirme-t-on, ne prévoient de collaboration que pour le cas d'une agression imméritée de la part d'une tierce puissance.

Mais il y a les arrangements entre états majors, et leurs répercussions inévitables sur les dispositions militaires de ces pays, dont nous serions fatalement prisonniers en cas de conflit!

Le Gouvernement belge va mettre notre frontière en état de défense.

L'armée française, en cas de guerre avec l'Allemagne, assurera la défense du Luxembourg; c'est M. de Broqueville qui l'a avoué à M. Mathieu en 1928!

Il y a quelque naïveté, à moins que ce ne soit de la mauvaise foi, à prétendre qu'en fait, nous serions libres de prendre, ou non, parti dans un conflit armé, et de choisir notre camp!

Le parti que nous serons contraints de prendre, se trouve inscrit dans la carte des fortifications, dans la disposition des voies de chemin de fer, des parcs de munitions, etc.

D'un côté, une frontière hérissée d'ouvrages défensifs, point de départ tout indiqué d'un mouvement offensif vers la Ruhr; de l'autre côté, rien; il faut être aveugle ou crétin pour se croire libre dans pareilles conditions.

Et pourtant, en y regardant de près, ce traité pourrait bien n'avoir pas, en soi, l'importance qu'on lui attribue.

Ce qui est dangereux, et qu'il faut dénoncer, c'est la mentalité, c'est l'état d'esprit dont il n'est que l'une des manifestations.

C'est d'abord, l'incapacité qu'ont montrée nos gouvernements de pratiquer une politique véritablement européenne, de prendre avec clairvoyance et courage, la tête du mouvement pour la paix entre ennemis d'hier.

C'est ensuite, l'abandon de la neutralité, de la seule politique compatible avec notre intérêt, avec notre position, tant intérieure qu'internationale.

Si nous devons n'être qu'un prolongement de la France, qu'on le dise carrément, ce sera plus honnête!

Mais ce serait perdre de vue la Flandre, et sa volonté farouche de demeurer elle-même, de ne devenir le satellite d'aucun autre peuple.

De toutes les causes de désaffection qui mettent en jeu l'existence même de la Belgique, il n'en est peut-être pas de plus efficace que ce traité; parce qu'il forme la preuve de ce que l'Etat belge ne peut, ou ne veut, pratiquer vis-à-vis de tous ses voisins, une politique réellement autonome et indépendante.

H. BORGINON.

La femme de nulle part qui réprovoie toute servitude

Il est utile de s'habituer à regarder les choses en face et à n'avoir pas peur des mots.

Etre assujéti à des lois qu'on ne fait pas est une servitude; payer des impôts qu'on ne doit pas en est une autre; être soumis éventuellement à une justice qu'on ne rend pas en est une aussi.

Tel était, autrefois, le sort de la presque totalité des hommes. A une époque où la conception de la justice sociale était encore dans les limbes, certains groupes se libérèrent après de longues et âpres luttes. Plus tard, les autres aussi conquièrent leurs droits. Les Etats démocratiques étaient constitués.

Cette triple servitude reste, dans notre pays, le lot de la femme. Lorsque celle-ci passe au rang d'épouse, une façon, dans l'opinion des masses, de monter en grade, il s'y ajoute l'incapacité légale de

la femme mariée qui lui fait perdre sa liberté et ses droits sur ses biens. Devenir-elle mère, ce qui, officiellement, quelle que soit la qualité de sa progéniture, est son plus beau titre de gloire, elle se voit frustrée, en plus, de tout droit sur ses enfants.

Il est encore pas mal de gens, ignorants, du reste, des législations étrangères, qui trouvent cette situation toute naturelle et se montrent très offusqués lorsqu'on parle devant eux d'affranchir la femme. Certains vous invitent bonnement à oublier la loi pour ne plus voir que les faits.

Rien n'est plus dangereux que d'oublier la loi. Elle reste là, embusquée dans son code, et vous tombe dessus au moment le plus inopportun. Ce danger n'existe pas pour ceux en faveur de qui elle est faite: ils sont toujours sûrs de la trouver et savent qu'ils peuvent compter sur elle.

Quant aux faits, ils sont simples. Dans les ménages où l'on s'entend, ça va; peu importe que le bon accord soit dû à la soumission de la femme ou à l'humour conciliant du mari. Dans les autres, la loi donne raison à l'un même quand il a tort; elle donne tort à l'autre, même quand celle-ci a raison. Dans tous les cas, elle entrave l'action de l'épouse en l'obligeant à produire, à tout moment, l'autorisation de son mari.

Quel homme consentirait à accepter une telle situation? Hériteront-ils à l'appeler une servitude, voire un esclavage? Quel homme, même celui qui récrimine avec le plus d'aigreur parce qu'on le dérange un jour d'élection, accepterait d'être exclu du droit de vote, de n'avoir rien à dire dans son propre pays? Quel homme, dans ces conditions, ne lutterait pour s'affranchir? Et qui lui donnerait tort?

Mais la servitude cause un préjudice plus grave encore peut-être que la privation de droits. On n'élève pas de la même manière un être destiné à

la liberté et celui qui, plus tard, aura une activité limitée de sous-ordre. On prépare le premier à la vie complète. On s'efforce de développer ses facultés; de lui faire connaître les êtres et les événements; de lui faire comprendre les rouages de la société; d'attirer son attention sur ce qui se passe dans le monde. On tâche de lui donner toutes les possibilités de développement parce que, plus tard, s'ouvriront devant lui toutes les possibilités d'action.

Mais l'autre! A quoi bon, pour elle, une telle préparation à la vie puisque son existence sera enfermée dans un cercle étroit et son activité limitée aux occupations du foyer ou à quelque profession sans envergure? Comme on ne la destine pas à prendre part à l'évolution politique, économique, sociale, on la tient en dehors de ce qui fait l'intérêt profond et large de la vie collective: le grand effort de l'humanité douloureuse vers un devenir meilleur.

Avant le suffrage universel masculin on ne se souciait guère non plus du développement intellectuel de l'ouvrier, de son éducation sociale.

A travers des siècles d'esclavage, de servage, d'oppression, l'idée de justice a progressé, libérant les hommes. Chez nous, elle ne s'est pas encore étendue à la femme. Le vieux préjugé du sexe reste le plus fort. Tous les arguments périmés qu'on opposa pendant si longtemps à l'émancipation des travailleurs manuels continuent à se dresser contre elle. On n'en est pas encore arrivé à la considérer en elle-même, en tant que créature humaine. On s'obstine à ne vouloir voir en elle que la gardienne du foyer, l'adjointe-au-mari, l'adjointe-à l'enfant: un moyen, non une fin. Et cela, c'est le signe même de la servitude.

Toute servitude est odieuse, non seulement parce qu'elle lèse les êtres, mais parce qu'elle les diminue; parce qu'elle laisse en friche des facultés et des énergies précieuses qui devraient être utilisées.

Elle est un vestige de la barbarie ancestrale, une survivance du droit du plus fort. Ceux qu'elle atteint ont le droit et le devoir de s'en affranchir.

L.-H. DE CRAENE-VAN DUAREN.

ne nous a pas fait parvenir son article en temps opportun.